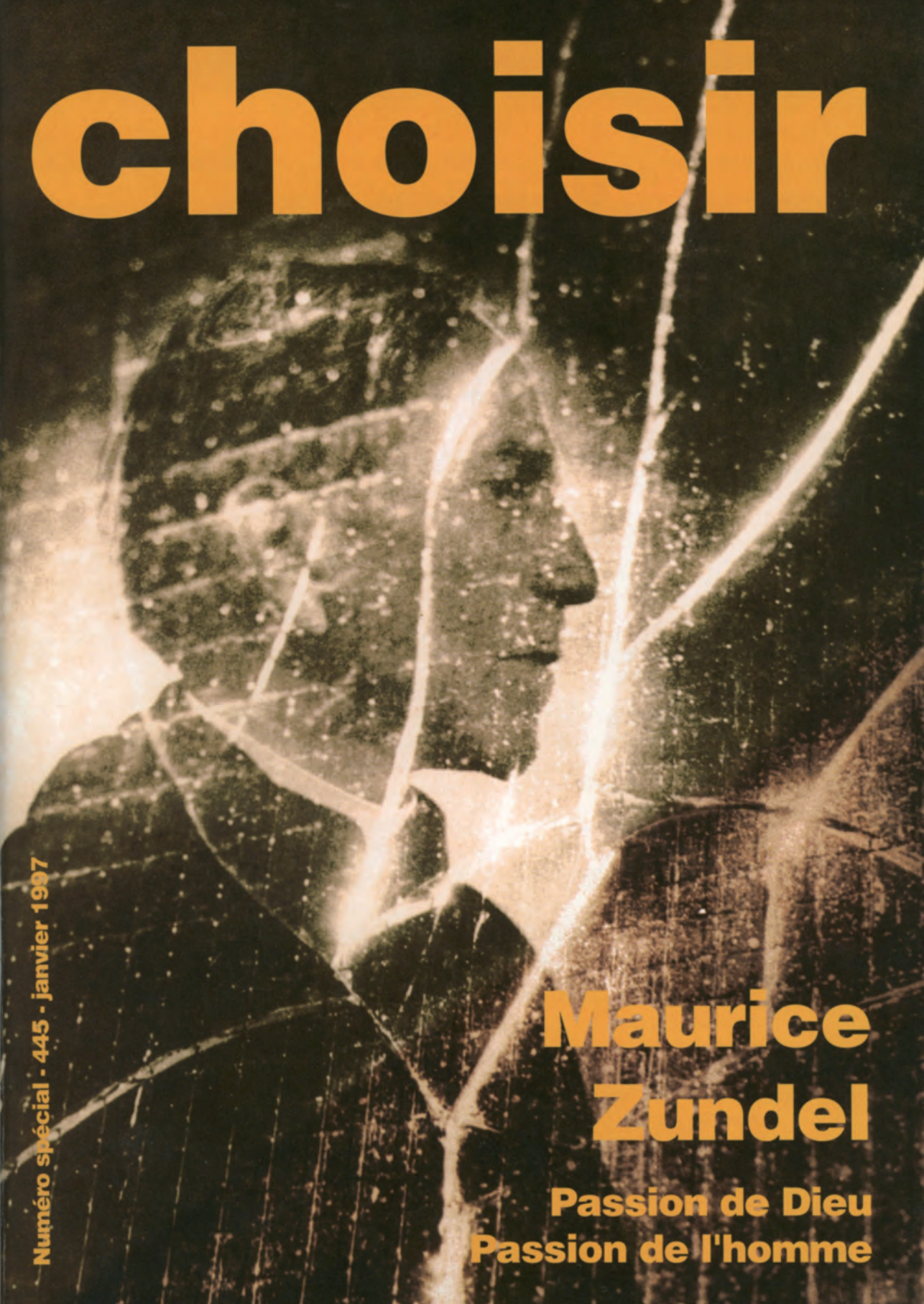
choisir



Maurice Zundel

Passion de Dieu
Passion de l'homme

Numéro spécial - 445 - janvier 1997

Dieu m'appelle à le sauver du mal

Je crois, Seigneur,
à la vie d'un Autre en moi.
Je crois que la vie éternelle,
c'est la vie d'un Autre en moi.
Je crois que cette Vie m'est confiée :
confiée à mon amour,
à ma protection, à ma défense.

Parce que je crois à Ta fragilité,
au risque infini que Tu cours
dans le cœur des hommes,
à la tragédie éternelle de Ton amour,
toujours offert,
mais souvent refusé,
je crois que ma vie se joue dans la Tienne
et que ce qu'il faut sauver,
ce n'est pas moi,
mais Toi, en moi et dans le cœur
de mes frères.
Je crois que si Tu dois ressusciter,
Tu ne le peux que dans ma vie,
que dans mon cœur
que dans mon amour.

Abbé Jules Bulliard
(d'après des textes de Maurice Zundel)

Sommaire

choisir
revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse
Rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements:
Tél. 022/827 46 76
Rédaction:
Tél. 022/827 46 75
Fax 022/827 46 70

Directeur
Albert Longchamp sj

Rédaction
Pierre Emonet sj, red. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Mise en page
Imprimerie Fiorina

Conseil de rédaction
Louis Christiaens sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj

Bibliothèque
Anne-Marie Hidber

Documentation
Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion
Robert Decrey

Administration
Marie-José Rupp

Imprimerie
Fiorina, rue de la Lombardie 4
1950 Sion
Tél. 027/322 14 60

Abonnements
1 an: FS 70.–
Etudiants, apprentis, AVS: FS 50.–
CCP: 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger:
FS 74.– Par avion: FS 80.–

Prix au numéro: FS 10.–
En vente dans les librairies Payot

Avec le soutien de l'Association des Amis de Maurice Zundel

Editorial
2 **Croire en l'homme pour croire en Dieu** *par Pierre Emonet*

Biographie
4 **Maurice Zundel, du système au témoignage** *par Gilbert Vincent*

Inédit
11 **Le droit de propriété : un espace de sécurité qui puisse devenir un espce de générosité** *par Maurice Zundel*

Spiritualité
16 **La fragilité : chemin de Dieu, chemin vers Dieu ?** *par Luc Ruedin*

Ethique
22 **Un autre regard sur la morale** *par Gabriel Bullet*

Science
28 **L'expérience sensible et le respect du mystère** *par André Girard*
33 **Lettre ouverte à Maurice Zundel** *par Dominique Haenni*

Eglise
34 **L'œcuménisme, au cœur du christianisme** *par Marc Donzé*

Théologie
41 **Scandale de la souffrance : où est Dieu ?** *par François Rouiller*
45 **Le Visiteur** *par Eric-Emmanuel Schmitt*
47 **Le péché originel chez Teilhard de Chardin et Maurice Zundel** *par Gustave Martelet sj*

Pastorale
52 **Incidences d'une théologie libérante** *par Jules Bulliard*

Chronique
58 **Le petit jardin** *par Georges Haldas*

60 **Bibliographie**
Célébration du centenaire de Maurice Zundel

ILLUSTRATIONS
Couverture: Suzi Pilet
9: Charles Farwagi. 15, 19, 26, 30, 42, 49: Suzi Pilet.
6, 13, 17, 21, 36, 53, 56: archives

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Croire en l'homme pour croire en Dieu

Il n'est pas dans les habitudes de Choisir de publier un numéro à thème. Notre revue se veut culturelle et propose chaque mois un éventail de réflexions et d'analyses assez large pour rejoindre les interrogations de ses lecteurs. Cette fois, il convenait de faire une exception. Le centenaire de la naissance de Maurice Zundel est l'occasion pour Choisir de rendre hommage à cet ancien collaborateur, auquel notre revue doit une série d'articles importants avant même sa spectaculaire réhabilitation par le Pape Paul VI. En présentant ici quelques-unes des intuitions majeures de ce théologien génial, qui était à la fois un poète et un mystique, nous avons la conviction de rendre un grand service à nos lecteurs. L'austérité apparente de ce cahier exigera de leur part un effort de lecture. Leur peine sera récompensée par la découverte d'une pensée originale, à la fois fidèle et étonnamment moderne. Un chemin de liberté et de bonheur s'ouvrira peut-être pour eux, comme pour tant d'hommes et de femmes qui ont bénéficié de l'enseignement de Maurice Zundel. Si tel était le cas, ce modeste hommage sera amplement justifié.

❄

Lorsqu'on lui demandait s'il croyait en Dieu, Maurice Zundel répondait : *«Et vous, croyez-vous en l'homme ?»* C'est dans ce regard porté d'abord sur l'homme qu'il faut chercher l'originalité de sa démarche. Pour M. Zundel, l'anthropologie précède la théologie. Evangéliser, c'est donc aider l'homme à se construire. Pour connaître Dieu et croire en Lui, il faut commencer par croire en l'homme et reconnaître sa dignité.

Paradoxalement, la rencontre avec la théologie a été pour l'abbé Zundel une épreuve accablante qui s'est bien vite transformée en honte. Il ne pouvait plus supporter de tenir des propos sur Dieu comme on le lui avait enseigné au séminaire, sans répondre en même temps aux questions essentielles de l'homme. *«Le monde marchait, le freudisme apparaissait et la nouvelle physique ; des quantités de problèmes surgissaient, qui ne se posaient pas à l'heure du thomisme... Je sentais que c'était faux et malhonnête, que cela ne prouvait rien du tout, que cela ne pouvait convertir personne.»* Le Dieu de ses études n'était pas le même que celui qu'il avait rencontré au temps de son collège à Einsiedeln, où la liturgie et la célébration du mystère lui avaient appris la présence intérieure. Il n'était surtout pas celui de

l'Evangile, puisque capable de se désintéresser de l'homme. Mieux valait donc tourner le dos au système pour parler de Dieu à partir de l'expérience des hommes et des femmes qu'il rencontrait. Il le fera avec une passion prophétique, au prix d'un exil injuste, jamais regretté par ceux qui le lui imposèrent : douze ans de vie errante avant que la lucidité et le courage du curé d'Ouchy, Mgr Ramuz, ne le rappelle en Suisse.

Aujourd'hui encore ce théologien déconcerte. Sa parole, habitée par une mystérieuse présence, jaillit d'une expérience intérieure originale. Il ne parle pas comme tant d'autres, à partir de références extérieures. On chercherait en vain dans ses écrits des références aux ouvrages publiés avant lui, et l'appareil critique si cher à l'Université. Il réfléchit à partir de l'homme, de son désir de liberté et de bonheur tenu en échec par l'immense détresse du monde. Seules des petites histoires, des faits de vie à la manière des paraboles, soutiennent sa réflexion et le conduisent toujours plus avant dans sa compréhension de l'Evangile. Une pauvre veuve, des mères qui ont perdu leurs enfants ou qui triment pour les éduquer, un contrebandier terrorisé par l'enfer, des hommes et des femmes qui portent laborieusement le poids de la vie, ou qui le font porter aux autres, lui parlent mieux de Dieu que les leçons entendues sur la Cause première. Les événements politiques, les progrès de la science contemporaine, la littérature, tout ce que vit l'homme lui ouvre un chemin original vers Dieu. Conscient de l'influence des structures sociales, il s'engage en écrivant sur le chômage, le suffrage féminin, la propriété privée, la sexualité. Maurice Zundel, c'est la liberté du chrétien qui séduit les authentiques chercheurs de Dieu et inquiète les autorités de son diocèse.

Parce qu'il parle à partir du désir essentiel de l'homme, l'abbé Zundel peut être entendu par les athées ou les agnostiques. Une émouvante correspondance avec Camus témoigne du respect avec lequel ses remarques au sujet de *La Peste* étaient accueillies par l'auteur. Sans jamais se dérober devant les questions les plus épineuses, assez libre pour reconnaître la part de vérité que recèlent les propos de ses interlocuteurs, de quelque horizon qu'ils viennent, il accompagne avec honnêteté ceux et celles qui cherchent. Au Dieu vengeur aux sourcils froncés, il oppose un Dieu qui pleure et souffre avec tous les affligés de la terre. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il voie dans la pauvreté et le dépouillement l'originalité même du Dieu de l'Evangile. Puisque les pauvres sont la plus sûre personnification de Dieu, il va leur vouer une passion qui tient du culte.

Depuis qu'il a créé l'homme libre, Dieu n'est plus le tout-puissant. Zundel ne le conçoit qu'agenouillé devant l'homme, comme au lavement des pieds. Ce renversement plein d'audace ouvre des perspectives acceptables et libérantes. L'Evangile devient vraiment une bonne nouvelle. Puissent ces pages y introduire nos lecteurs.

Pierre EMONET

Maurice Zundel, du système au témoignage

par Gilbert VINCENT, prêtre, Pully

Maurice Zundel et Charles Journet ont fraternisé, au Séminaire de Fribourg, vers 1915. Amitié sans lendemain, l'attitude des deux hommes envers la vérité s'étant révélée inconciliable. En effet, l'auteur de «L'Eglise du Verbe incarné» entendait que le système officiel, établi depuis longtemps, en soit pour toujours l'expression nécessaire. Au contraire, l'auteur du «Dialogue avec la Vérité» avait découvert que celle-ci ne jaillissait jamais sans un contact personnel avec une Présence intérieure, transcendante et indéfectible, identifiée ou pas, dont chacun témoignait, dans son domaine, à la mesure de son engagement. A Fribourg, peu avant mon ordination, en 1967, M. Zundel était encore ouvertement déclaré «dangereux».

C'est vrai que des prémices, une pensée avait découlé, d'autant plus surprenante que l'abbé en avait d'emblée précisé l'exigence : remettre en question la Bible, la tradition, la hiérarchie, la liturgie, la morale, la philosophie, la conception de la connaissance et de la science, le droit de propriété et avant tout, soi-même. Son projet a pris corps à partir de la troisième décennie du siècle, après son retour de Rome, alors que, selon sa formule, il s'était définitivement *«évadé du système»*.

Le chemin de cette évasion, je vais essayer de le tracer - un peu comme on dessine une carte à l'échelle - à l'aide des éléments biographiques résumés dans le petit livre que je lui ai consacré (1). Notamment ce qu'il avait confié à ses amies les Carmélites du Caire, au terme de sa vie, et le texte dicté à ma sœur - interrompu par la maladie et la mort. Les lecteurs auront donc sous les yeux, un résumé de résumé, à peine commenté, ici et là, à la lumière de l'œuvre constituée.

Première étape : 1897-1911

Quatorze années de bonheur à Neuchâtel, sans nuages, semble-t-il, ni dans le ciel familial, ni dans celui de l'école. Les Zundel et leurs quatre enfants vivaient relativement à l'aise, le père étant administrateur à la Régie postale. Catholicisme réduit à la régularité de la pratique rituelle. Sauf la grand-mère : une figure de proue, protestante, anti-catholique, *«qui m'a le plus influencé, dira son petit-fils, dans toute ma vie»*. La raison ? Elle défendait la dignité des pauvres et vivait constamment en présence de Dieu. A retenir ! Autre influence, celle de l'oncle Auguste : sa

dévotion envers la Vierge impressionnait l'enfant.

L'oncle Auguste appartenait à la Communauté des Frères des Ecoles chrétiennes. Il enseignait donc à l'Ecole catholique, où le petit Maurice faisait défaut. Il ne la fréquentait qu'aux heures matinales, pour la messe et le petit-déjeuner. Après quoi, il courrait aux écoles de la ville, qui assurèrent toute sa formation scolaire, primaire et secondaire. Son père l'avait voulu, scandalisé qu'il était, de ce que trop d'enfants, sortis de l'Ecole catholique, abandonnaient la pratique. Péché majeur !

Ambiance des classes neuchâteloises ? L'enthousiasme sur toute la ligne. M. Zundel louera ses maîtres d'avoir ouvert son intelligence à la critique. Il se destinait au sacerdoce ? Pas commun ! Les questions fusaient, on s'en doute, mais sans jamais manquer au respect de l'étrange élève. Des protestants bien-nés !

Je note à dessein l'activité extra-scolaire suivante : il s'agit des Amis de la nature. Imaginons un club de collégiens avides de connaître - parmi eux Jean Piaget - en train de parler ornithologie, malacologie (2) et transformisme (Lamarck et Darwin)... La petite graine des sciences est devenue un grand arbre, dans la pensée zundélienne.

Un mot sur l'œcuménisme. Inexistant, en ce temps-là ! La plupart des catholiques et des protestants vivaient confinés dans ce qui leur servait de conviction. Le cas échéant, on se bornait à échanger âprement des arguments préfabriqués, estimés convaincants. A douze ans, notre Maurice avait assimilé, depuis belle lurette, tous ceux de son camp et ne se privait pas de ferrailler à l'envi.

Du dehors au dedans

Or, à la fin de sa quatorzième année, une triple expérience pourrait bien être à l'origine du renversement - de type augustinien, sans qu'il le sache encore - qui a dynamisé sa vie et son œuvre. J'entends : le fameux passage du dehors au dedans. En bref, tout s'est passé comme si les pauvres de la grand-mère, la Présence devant qui elle se tenait et la Vierge de l'oncle Auguste avaient, coup sur coup, pris racines dans sa personne. Schématisons.

Les pauvres. Il est en compagnie d'un ami, un adolescent de son âge, protestant. Appelons-le A., pour la clarté du récit, tandis que notre héros sera M. Donc A., grand lecteur, en est à Pascal et à Victor Hugo. Passionné, il raconte à M. qui ne l'est pas moins, un épisode des *Misérables,* où Jean Valjean tient la vedette. Venu en solliciteur à l'évêché, il réussit à voler un couvert d'argent. Pincé dans sa fuite, la police l'y ramène en coupable. Renversement de situation : *«Tout est à vous* - lui dit l'évêque - *vous êtes chez vous, c'est ici la maison de Jésus-Christ.»* Enorme émotion de M. ; chambardement intime qui émerge en sa conscience sous forme de vœu : il sera aussi le prêtre des pauvres ; il n'aura jamais rien à lui et sa maison sera celle de Jésus-Christ (en fait de maison, ce fut le plus souvent une chambre !). J'estime que cette résolution - intégralement tenue - éclaire par son caractère abrupt l'attitude complexe que M. Zundel a entretenue à l'égard des pauvres.

La Présence : M. avait entendu lire le Sermon sur la montagne, certains dimanches, à l'église. Voix sans âme, texte inerte : il n'y avait personne, rien n'avait eu lieu. A. - de nouveau - suscite l'événement. Il entreprend, un jour, la lecture du Sermon. Changement de ton ! Cette fois, quelqu'un lit : la voix pénètre, elle convainc... Bouleversement de M., accompagné d'une de ces étranges alchimies intérieures dont la quintessence ne le quittera plus : le texte est un support, la voix est primordiale, l'Evangile est une Personne. *«Ce fut l'aurore* - dira-t-il - *d'une vie religieuse qui ressemblait à un mouvement de l'es-*

prit. Il y avait un Ami qui avait le secret de la vie.» La relation à cette Présence intime, considérée identique en tous, deviendra pour lui le critère de toute vérité.

La Vierge. Troisième expérience. Elle tient en peu de mots : seul à l'église, le 11 décembre 1911, jour de l'Immaculée Conception, il sent la présence de Marie. Pas une vision - précise-t-il - mais *«quelque chose d'intérieur qui ne souffrait aucune espèce de résistance».*

Jeune et déjà vicaire à Genève.

S'ensuivront : sa façon d'intérioriser le mystère de la femme, à l'exclusion de toute sensualité ; sa conviction que la chasteté n'est pas un interdit, mais une attitude de l'esprit ; ses perspectives sur la sexualité. En outre, à l'origine du monde nouveau, dans le sillage de Jésus, nouvel Adam, il situera Marie, au titre de nouvelle Eve.

Seconde étape : 1912-1914 (3)

Etudes de philosophie. Déçu par sa première année à Fribourg, il décide de terminer le programme à Einsiedeln. Deux ans d'enchantement ! Tout lui convient chez les Bénédictins : études, règle, liturgie et silence. La Vierge fait, en plus, partie de la vie. Il y acquiert sa conception définitive de la liturgie : signe visible de la Présence invisible, elle est ordonnée à la contemplation ; beauté et silence en sont, ensemble, la structure. Patrie de son esprit - a-t-il confié - le futur *Poème de la Sainte Liturgie* s'enracine dans le domaine de la grande Abbaye. Pourquoi n'y est-il pas resté ? Sans préciser, il fait allusion à des circonstances qui ont contraint les moines à se séparer de leurs étudiants français. Peut-être la guerre qui vient d'éclater ? Il demeura oblat de saint Benoît (4).

Troisième étape : 1915-1918

Fribourg, études de théologie. Aux Carmélites de Matarieh, le vieil abbé a longuement exposé la *«terrible épreuve»* qu'il endura au Séminaire. En vrac : contemplation reléguée, rien sur le sacerdoce, rien sur le célibat et surtout, la place entière réservée à l'unique *«système».* Il s'agit du thomisme, rénové par quelques ténors, dont Jacques Maritain, devenu, à l'époque, quasi-docteur de l'Eglise. Dans ce climat, que devient le Dieu donné par le *Sermon sur la montagne* et goûté à Einsiedeln ? L'infortuné séminariste Le voit progressivement momifié, dans l'emballage même des vérités destinées à Le démontrer. A-t-il tort ? A force d'identifier l'énorme machine à l'Eglise elle-même, on met à mal sa fidélité. Il finit par croire que *«c'(est) cela la rectitude».* Et le voilà, seul, toutes les nuits, plongé dans la Somme. C'est ainsi

qu'il termine ses études dans le sillage de Charles Journet, en *«thomiste convaincu»*, quand bien même *«il n'y avait plus* - pour lui - *d'expérience religieuse»*.

Quatrième étape : 1919-1925

Vicaire à Genève. Il n'a pas encore vingt-trois ans. Ses capacités intellectuelles lui valent-elles d'emblée une surcharge de travail, ou l'a-t-il cherchée, dans l'espoir de résorber son malaise ? Je n'ai pas de réponse. Quoi qu'il en soit, *«c'était fou»*, dira-t-il. Hormis le train de la paroisse, il subvient à deux aumôneries et à des cours de doctrine réguliers au Collège et à l'Université ! Sans jamais omettre le bréviaire... De nouveau les nuits sont mises à contribution. Malgré une solide constitution, sa santé résistera-elle ? Question d'autant plus délicate que l'exercice du ministère a transformé *«l'épreuve»* du Séminaire en crise de conscience. Toujours thomiste par fidélité, il s'efforce de faire passer le catéchisme et ses cours par les fourches caudines du système. *«Je prouvais Dieu avec des arguments et au bout de la classe, j'avais honte. Je sentais que c'était faux et malhonnête.»* Les problématiques de Marx, Nietzsche, Freud, les recherches d'Einstein - bientôt viendront aussi les existentialismes - finissent de le persuader que le monde n'est plus *«à l'heure du thomisme»*.

Sans les pauvres, éprouvés comme les signes vivants de la Présence de Dieu, sans la Vierge et sans l'Evangile goûté dans son adolescence, aurait-il pu surnager ? La dénonciation sordide d'un confrère, portée en haut-lieu, met fin à son séjour genevois.

Cinquième étape : 1926-1927

Doctorat de philosophie à Rome. Ses références à la culture extra-ecclésiastique l'ont rendu suspect. Rome - pense l'évêque - le restituera au *«sensus catholicus»*. Il y trouve, naturellement, les mêmes *ad quid ergo* que jadis, à Fribourg. Sauf qu'à l'Angelicum, les professeurs *«triés sur le volet»* lui donnent l'occasion de *«s'évader»* du système en toutes connaissances de cause. De ce passage chez les Dominicains, il retient la capacité de poser rigoureusement les problèmes ainsi que leur théorie des relations, qu'il a remployée, à sa manière, dans sa propre ontologie, en intégrant l'amour à l'être : ce qui introduit toute la pensée traditionnelle dans la perspective du Nouveau Testament. Le premier, en Occident, Maurice Zundel m'a convaincu, par la rigueur de sa réflexion, que la spiritualité n'appartenait pas au seul sentiment religieux et qu'on ne pouvait plus la séparer de la philosophie, ni de la théologie, puisqu'elle en était un élément constituant.

Sixième étape : 1928-1929

Paris et Londres. Dans les formes de la plus douce hypocrisie, on se défait du canard boiteux. M. Zundel accuse l'éviction comme un *«exil»*. Ce futur cosmopolite souffrit longtemps de sa mise à l'écart. Une aumônerie chez les Bénédictines, à Paris, rue Monsieur, lui procure des amitiés, parmi les gens qui fréquentent le monastère : des personnalités de l'enseignement, des lettres, de la philosophie dont certains l'accueilleront quelques années plus tard à Paris et au Caire.

Au courant de tout, il continue d'expérimenter sur lui-même - dit-il - les mises en questions qui se font jour dans tous les domaines. Une méthode qui ne changera plus : écouter la Vérité telle qu'elle se présente à lui, en laissant mûrir les difficultés dans le silence. L'ensemble de ces fruits mûrs constitue son témoignage.

A Londres, en 1929, on le trouve second aumônier au Collège de l'Assomption. Etude de l'anglais et de l'anglicanisme ; fréquentation des somptueux offices de St-Paul's Cathedral ; échanges avec des personnalités anglicanes, dont un certain doyen Inge, moderniste, qui l'intéresse par sa tournure d'esprit.

Arrivé à ce tournant, il se sent, tout à coup, en possession de tous les éléments de sa pensée : organisée - dit-il - autour de la notion de pauvreté. Tous les éléments, sauf un. C'est, en effet, la rencontre imminente avec François d'Assise qui l'ouvrira à *«la grâce des grâces»*, à la révélation qui enflammera sa vie, son anthropologie et sa théologie : la Pauvreté et Dieu ne font qu'Un. L'incendie allumé, la notion de pauvreté se métamorphosera en exigence de l'esprit.

Septième étape : 1930-1933

Essai infructueux de réinsertion dans le diocèse. La méfiance persiste. Il vit en ministère surveillé. Sa déception est manifeste. Décidément, la *«Mère-Eglise»* prend des rides... Son article sur le chômage, dans la *Revue internationale de la Croix-rouge* - embryon du futur chapitre substantiel, dans *L'homme passe l'homme*, sur l'économie, la politique et leur morale - n'arrange certes pas les affaires. Bref, c'est le commencement de ce qu'il a appelé sa *«vie errante»* entre Paris, Jérusalem, l'Orient et la Suisse.

Huitième étape : 1934-1936

Paris. Second aumônier à l'Ecole Lafayette. Il donne des conférences sur l'Evangile à Radio-Luxembourg (4). Son premier livre : *Le Poème de la Sainte Liturgie* vient de paraître dans la version définitive. D'autres suivent, dont *Recherche de la Personne*, immédiatement controversé. Sans en discerner l'enjeu, on lui reproche ses descriptions trop réalistes de l'amour humain !...

Neuvième étape : 1937-1938

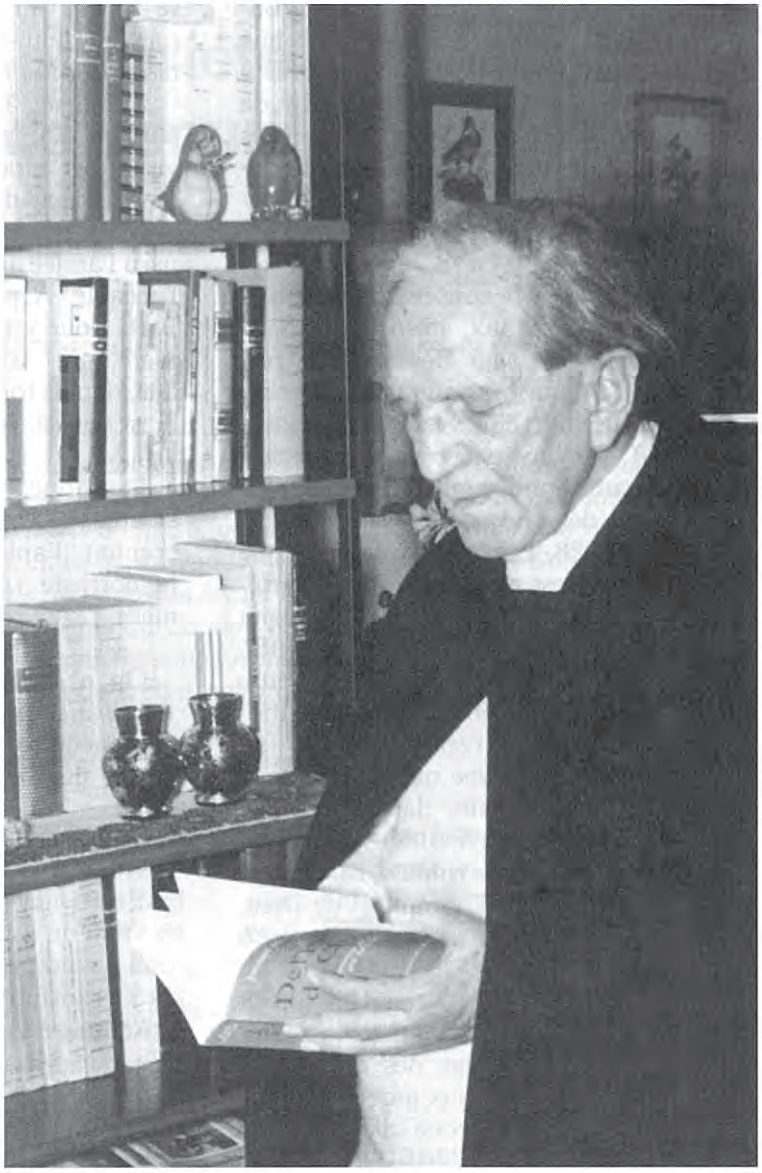
Ecole biblique de Jérusalem. Un vieux rêve réalisé ! Il y approfondit sa connaissance des langues bibliques, se familiarise avec la critique textuelle méthodique, apprend l'arabe et effectue son premier voyage au Caire. Son travail d'érudition généralise l'expérience de ses 14 ans : la quête de la Présence conditionne l'intelligence des textes ; pas de culte de la lettre au détriment de l'esprit. En effet, la Révélation, uniquement ordonnée, depuis toujours, à la libération de l'homme, paye cependant tribut à la culture historico-mythique des écrivains bibliques et à leurs limites personnelles. Aussi, chaque génération veillera-t-elle à la rendre pensable, donc efficace dans son propre contexte, en la désengluant chaque fois de ses formes caduques. Car - écrit M. Zundel -, *«rien n'est moins crédule, rien n'est plus rigoureusement critique que la foi.»*

Dixième étape : 1939-1945

Le Caire. Il y est bloqué par la guerre. A côté du ministère ordinaire, des services d'aumônerie, des retraites et des conférences, il rédige ses livres les plus spécifiquement philosophiques. Entre les Carmélites et lui, la grande lumière de l'amitié ne s'éteindra plus. D'autres relations se nouent également avec des personnalités chrétiennes et musulmanes.

Il admire l'islam pour la fidélité des masses et pour celle des gens cultivés, n'hésitant pas à proclamer - alors que la culture occidentale a pénétré l'élite - que

la foi est un aspect essentiel de leur identité. Mais - s'étonne-t-il - comment un monothéisme aussi rigoureux a-t-il pu ressurgir après la Révélation chrétienne ? Malgré Hallaj et d'autres soufis d'enver-gure, il souffre de constater que l'islam reste une religion de soumission. A la lecture du Coran, monte sa nostalgie de la Trinité et de l'Incarnation : sources de toute libération.



Une vie de travail acharné.

Dernière étape : 1946-1975

Sa règle de vie : répondre aux appels, quel que soit le prix de ses engagements. Une vie qui s'inscrit moins dans la perspective des sages que dans celle des prophètes passionnés de l'homme et de Dieu.

M. Zundel ne lâche donc aucun de ceux qui le sollicitent, voulant pour chacun ce qu'il veut pour lui : l'accès au statut de la personne. Ce qui n'empêche pas ce constat douloureux : bien peu ont à cœur de *«se faire homme»*. Il accueille des gens de toutes conditions. Les pauvres, évidemment. Non seulement ceux qui vident ses poches à dates fixes, mais toutes sortes de victimes d'eux-mêmes ou d'autrui, et bon nombre de psychotiques. On vient aussi près de lui préciser le sens de l'existence, s'initier aux exigences de l'esprit, faire une cure d'intelligence, célébrer la réconciliation ou réunir toutes ces démarches ensemble.

En ajoutant aux relations personnelles les retraites, les homélies et les conférences, nous tenons, globalement, le pro-

gramme diurne de l'abbé, où qu'il se trouve, ces trente dernières années. Tandis que les trois quarts de la nuit sont réservés à son information des dernières nouvelles de la science, de la philosophie, des sciences humaines et de la littérature ; à la rédaction des articles pour les revues, notamment *Choisir*, et à celle de ses douze derniers livres.

J'ai signalé *«l'exil»* consécutif à une hiérarchie réfractaire aux *«francs-tireurs»* - disait, à l'époque, Mgr Besson. Or, trois ans avant de mourir, à sa grande surprise, notre ami se voit réintégrer, par les soins de Paul VI, qui l'invite à prêcher, en sa présence, la traditionnelle retraite annuelle au Vatican. Les deux hommes se sont connus à Paris, en 1928. Des signes attestent que l'abbé Montini est resté sensible aux *«fulgurances»* de son confrère d'alors. Devenu pape, il souhaite, de M. Zundel, en 1967, un livre sur *«la problématique religieuse de notre temps»*. En 1970, au Congrès thomiste international, il l'estime comme *«un témoin attentif au drame spirituel de notre temps»*. Il le cite, enfin, dans son encyclique *Populorum progressio*.

Devant son auditoire romain, M. Zundel repose la question de l'homme et de Dieu, hanté par l'urgence d'arracher le premier à son existence de robot et le second à sa carrière d'idole. En l'écoutant, les mieux éveillés sentent peut-être poindre la nécessité de donner, à l'usage des contemporains, un sens plus pur aux mots vieillis de leur tribu. Mai 68 secoue alors encore l'Eglise.

Il en souligne l'aspect positif : une revendication explosive de l'esprit, destiné par nature à ne rien subir qui lui soit extérieur. Il en dénonce l'ambiguïté : non pas dans la mise en cause d'une unité de façade, mais dans l'attitude des contestataires, nonchalants à fournir les règles nouvelles tirées de leur propre fond, seules dignes des exigences de l'esprit. Et il réaffirme la condition sine qua non de la liberté : Dieu au cœur de celle-ci, l'homme naissant à lui-même de son dialogue silencieux avec *«l'Hôte mystérieux»*.

A Rome, à partir de trois ou quatre feuillets A5 griffonnés, M. Zundel improvise vingt exposés. De retour à Lausanne, les services du Vatican le pressent d'en faire un livre, *Quel homme et quel Dieu*, paru l'année après sa mort. Cette rédaction l'accable. A peine terminée, il se rend à Paris pour y prêcher une retraite, la dernière, que la maladie interrompt. Etant allé, depuis toujours, au bout de ses forces, il est épuisé.

Lausanne, 10 août 1975 : fin de la «vie errante». Cinq mois durant, M. Zundel combat l'aphasie, mais une nouvelle hémorragie cérébrale l'emporte brusquement.

On a dit que sa pensée relevait d'un *«réalisme mystique»*. Maurice Zundel avait acquiescé, en précisant qu'une telle vision du monde appartenait, en fait, à Jésus.

G. V.

(1) **Gilbert Vincent :** La liberté d'un chrétien. Maurice Zundel. Préface de A. M. Carré, o.p., *Cerf, Paris 1979, 188 p.*
(2) Etude des mollusques.
(3) Je ne tiens pas compte ici du chevauchement des années scolaires ; la prochaine biographie du P. de Boissière s.j. affinera la présente chronologie.
(4) Personne qui s'est agrégée à une communauté religieuse en promettant d'observer un règlement, mais sans prononcer les vœux et sans abandonner le costume laïc.
(5) **Maurice Zundel** : L'Evangile intérieur, *6ème édition, Saint-Augustin, Saint-Maurice 1991, 110 p.*

Le droit de propriété : un espace de sécurité qui puisse devenir un espace de générosité

par Maurice ZUNDEL

Extraits d'une conférence donnée au Centre Charles Péguy, Notre-Dame de France, Londres, février 1964.

Une femme pauvre m'a dit ces mots que j'ai retenus : «La plus grande douleur des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié. On vient chez nous quand on est crevé, on s'assoit sur le coin d'une chaise, on dépose de quoi poursuivre notre misère quelques jours, et puis on s'en va tranquillement à Chamonix ou sur la Côte d'Azur. Mais personne ne croit que nous, les pauvres, nous avons quelque chose à donner. Nous sommes simplement un organisme qui bouffe - et voilà. Si on nous donne à manger, à la dernière extrémité, on est quitte. Personne n'imagine que nous aussi, nous éprouvons le besoin de donner. Personne ne croit à notre dignité et c'est cela notre plus grande blessure.»

Et cette femme, qui avait perdu un fils, qui l'avait retrouvé pendu en revenant de la messe – mais c'était trop tard pour le secourir – qui avait vu un autre de ses fils aller en prison, qui ne pouvait donner que de la mauvaise nourriture à ses enfants parce qu'elle n'avait pas de quoi en payer de meilleure, considérait que la plus grande épreuve de sa vie, c'était ce mépris de la dignité en elle, ce mépris de ceux qui la secouraient et qui ne croyaient pas qu'elle était capable d'une amitié généreuse et gratuite. Elle réclamait donc ce pouvoir de donner, ce pouvoir de créer, elle aussi, une joie, un bonheur ; d'être elle aussi, pour un autre, un espace où elle pourrait trouver sa joie et sa liberté.

Et c'est la même femme qui me disait : *«Comment voulez-vous que je prie et que je pense devant mes marmites vides avec cinq enfants à nourrir ? J'ai beau vouloir prier et penser, c'est impossible, car enfin, je peux remettre à demain ma méditation, mais pas de nourrir mes enfants !»* Elle était donc tenaillée aux entrailles par la faim de ses enfants et c'est cette inquiétude, et c'est cette menace physique qui lui interdisaient la liberté de la prière et de la pensée.

La nécessité du nécessaire

Que réclamait-elle ? Elle réclamait un espace de sécurité qui lui permette d'être un espace de générosité. Voilà la définition du droit de propriété. Elle réclamait un espace de sécurité qui lui permit de devenir un espace de générosité. Et c'est la définition de tous les droits de l'homme qui ne sont pas du tout inhérents à l'homme en tant qu'animal, en tant qu'être biologique,

mais qui sont strictement, exclusivement fondés sur la vocation personnelle de l'homme.

Seule en nous la personne a des droits. Quand donc on parle des droits de l'homme, il ne s'agit pas de l'homme accapareur, il s'agit de l'homme devenu personne, de l'homme dans sa vocation de personne. Ce que les droits de l'homme veulent préserver, c'est en nous la vocation de la personne, la vocation de la grandeur, la vocation créatrice, la vocation de la dignité. Car enfin, qu'est-ce que la personne ? C'est l'être humain évacué de soi qui devient un espace où le monde entier peut trouver sa respiration.

(...) Si Dieu ne prend pas un visage d'homme, si une vie d'homme ne Lui rend pas témoignage, s'Il ne transparaît pas dans une conduite humaine, s'il est impossible de Le rencontrer, on est livré à des images, à des fantômes, à des raisonnements mécaniques. Mais justement la réalité de Dieu ne nous parvient qu'à travers la transfiguration de l'homme. C'est cela qui est le fondement des droits de l'homme et c'est cela, par conséquent, qui est le fondement du droit de propriété qui, paradoxalement, repose tout entier sur la pauvreté évangélique. Car c'est justement pour pouvoir se désapproprier de soi, pour pouvoir faire de tout son être un don à Dieu et à tous, comme la femme pauvre nous le rend admirablement sensible, qu'il faut assurer à chacun et à tous un espace de sécurité où pourra mûrir cette espace de générosité que chacun est appelé à devenir.

Il y a donc à la racine du droit de propriété une désappropriation totale, un altruisme consubstantiel. Le droit de propriété est ouvert essentiellement sur les autres, comme tous les droits humains, puisqu'il n'est que le conditionnement requis pour que chacun de nous puisse devenir un bien commun, c'est-à-dire une communication de soi à tout. (...) Il faut donc que chacun, pour qu'il soit lui-même, pour qu'il puisse être lui-même, pour qu'il puisse devenir une personne, pour qu'il puisse devenir un bien commun, soit assuré du nécessaire.

Le communisme, l'état primitif

Il y aurait une monstrueuse hypocrisie à revendiquer le droit de propriété, comme la garantie de sa propre générosité, en laissant crever les autres à côté de soi tandis qu'on vivrait soi-même dans le superflu en les laissant crever, et Dieu en eux.

Il est évident que je suis chargé de Dieu dans les autres autant qu'en moi. Et si je suis fondé à revendiquer cette sécurité qui me permet de devenir un espace de générosité, je ne suis pas moins appelé à revendiquer le même droit pour les autres et à y satisfaire de tout mon superflu. Car tout ce qui n'est pas requis pour moi - je veux dire tout ce qui n'est pas nécessaire pour que je sois une source, un espace, une personne, un bien commun - ne m'appartient plus, appartient aux autres, rigoureusement, tant qu'ils ne sont pas en état de satisfaire cette générosité qui est la leur comme elle est la mienne et qui conditionne en eux comme en moi le règne de Dieu. Parce qu'il est relatif à autrui, à l'Autre divin et à l'autre humain, il y a dans le droit de propriété, je le disais tout à l'heure, un altruisme consubstantiel, un mouvement vers l'autre. Il y a donc dans le droit de propriété une exigence de réforme constante et, par lui-même, le droit de propriété demande constamment à être réajusté en fonction des conditions actuelles de l'humanité.

Vous savez que saint Thomas d'Aquin avait déjà une théorie extrêmement avancée pour son époque de la propriété, puisqu'il admettait que l'état primitif, c'était le communisme. L'état primitif, c'est la communauté des biens ; l'état second, c'est la répartition des biens en vue, selon lui, de leur meilleure administration, parce qu'en

général quand tout le monde est chargé de tout, rien ne se fait. Pour que les biens soient mieux répartis, ils sont donc confiés

L'homme a droit à un espace de sécurité.

à l'administration de certains qui sont plus aptes à les gérer au bénéfice de tous. Mais, lorsque cette répartition des biens, cette gestion confiée aux plus aptes se retourne contre la vie, alors le communisme primitif réapparaît.

Redistribution des biens, une réforme constante

C'est pourquoi saint Thomas admet et déclare qu'un homme en extrême nécessité, lorsqu'il est en péril de mort, a le droit de prendre, si personne ne le lui donne, ce qui va le sauver de la mort. Et il le dit d'une manière extrêmement émouvante : *«Il prend alors ce qui est sien.»* Il prend ce qui est sien parce qu'il se retrouve dans l'état primitif où tous les biens étaient communs, puisque naturellement l'intention première de la Providence ne pouvait être que d'offrir à tous les hommes la possibilité de subsister des biens de la terre.

Quand la distribution de ces biens se retourne contre la vie, le jeu est essentiellement faussé et l'homme arrive à ce qu'il prenne ce qui est sien. Mais pour éviter une telle extrémité, qui est toujours dangereuse et monstrueuse finalement, il faudrait naturellement accomplir une réforme du travail, arriver à la République du travail où chacun est responsable, car le travail n'a pas seulement pour but de produire des choses, mais d'abord de faire des hommes. D'ailleurs les choses seront d'autant mieux produites qu'on aura davantage visé à faire des hommes, c'est-à-dire que l'on aura davantage - c'est élémentaire - associé tous les travailleurs à la responsabilité. Un homme est davantage blessé par le fait d'être tenu en dehors de toute responsabilité que par les différences extérieures de salaire (...) ou d'honneurs. Un homme comprend très bien qu'il y a un avantage à avoir des chefs compétents. Il les choisira d'autant plus compétents qu'il sera lui-même intéressé au bénéfice de son entreprise, qu'il aura son mot à dire, qu'il en sera vraiment responsable avec les autres et qu'il sera traité en homme.

(...) Quoi qu'il en soit et pour aboutir à une conclusion pratique, il est dans l'ordre essentiel du droit de propriété de revendiquer, par sa seule existence, une réforme constante. Ce qui est à nous n'est pas vraiment à nous ; nous ne pouvons disposer définitivement ni de notre maison ni de notre argent ni de nos terres, si nous en avons : tout cela étant primitivement un

bien commun, dans la mesure même où nos besoins sont satisfaits et ceux des autres ne le sont pas, doit leur revenir. Quand nous donnons notre surplus à des êtres qui, sans aucune responsabilité de leur part, sont dans une situation insuffisante qui n'atteint pas réellement le niveau vital dans ses exigences les plus immédiates, nous ne faisons que leur restituer ce qui est leur.

«Membres les uns des autres»

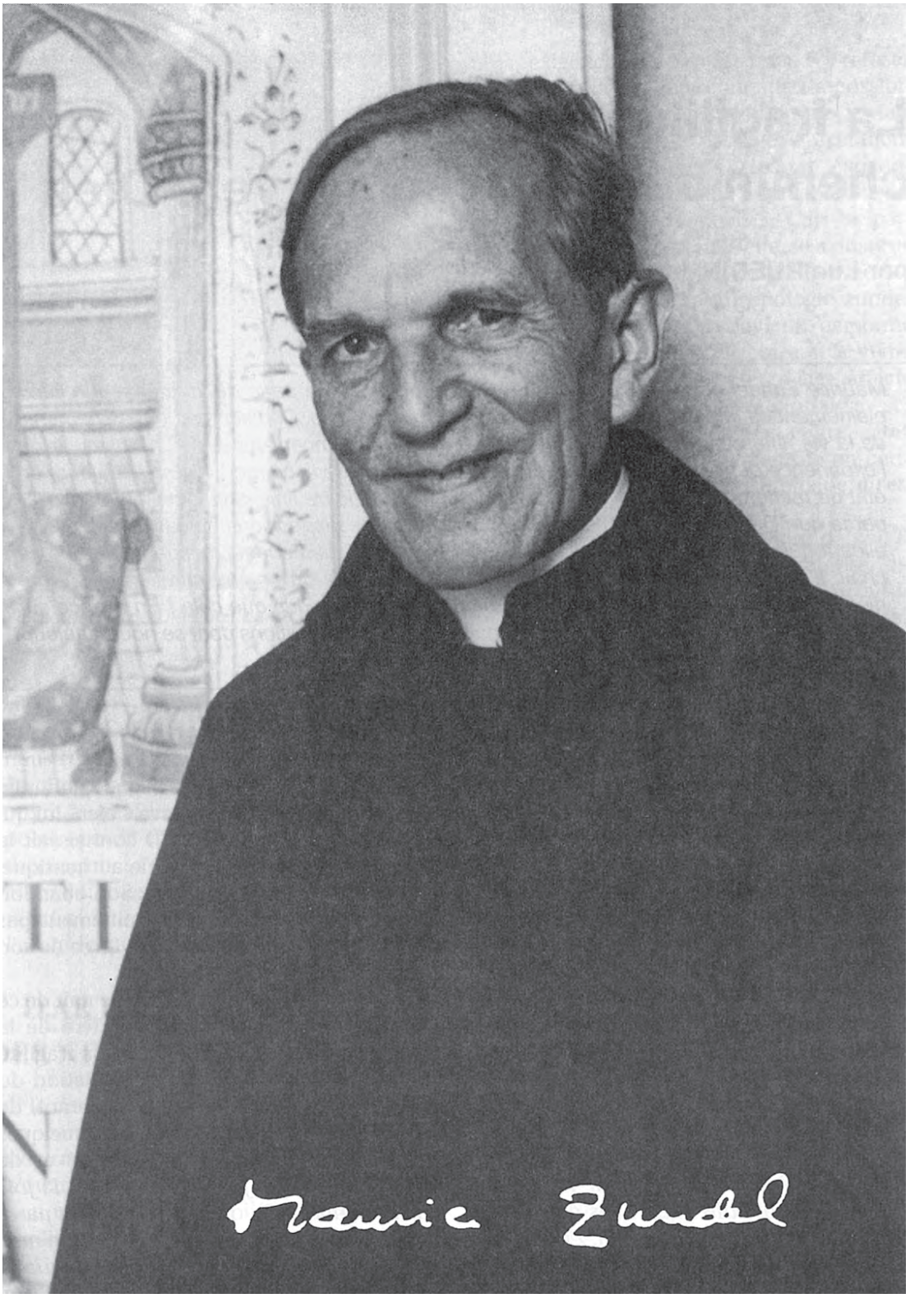
Nous avons donc à entrer très profondément dans ce personnalisme de la propriété, en nous rappelant que tous les droits de l'homme se situent au niveau de la personne, qu'ils ont comme fondement la pauvreté selon l'esprit, la pauvreté évangélique, en nous rappelant qu'il s'agit de devenir chacun un espace de générosité. Nous sentirons toute l'hypocrisie qu'il y aurait à garder pour nous le luxe qui ne nous est pas nécessaire quand les autres manquent de tout et qu'ils sont absolument incapables, comme la femme pauvre devant ses marmites, de prier et de penser parce qu'ils sont saisis aux entrailles par leurs propres besoins, sinon par les besoins de leurs enfants. Nous avons donc à sentir en nous cette sollicitude que le Christ éprouvait, d'une manière si sensible, quant aux besoins matériels de l'homme. *«J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais nu, j'étais malade, j'étais en prison. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait : c'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés.»*

Il ne s'agit donc pas de s'abstraire de cette humanité misérable dont les deux tiers sont sous-alimentés ; il s'agit de comprendre que c'est là notre problème, que le Christ est blessé à mort dans la répartition actuelle des biens de la terre et, sans vouloir faire le procès de quiconque, sentir que nous sommes appelés à nous réformer nous-mêmes et à concourir à la réforme de la redistribution des biens. Rien n'est à nous, pour nous ; tout ce qui nous appartient est en vue du don que nous avons à être pour les autres, parce que le Royaume de Dieu ne peut pas s'accomplir dans les nuages. Le Royaume de Dieu, puisqu'il ne peut s'affirmer qu'à travers l'homme, suppose chaque homme assez sûr d'être protégé des besoins nécessaires pour qu'il n'ait pas besoin d'y penser, assez heureux pour qu'il puisse considérer la vie comme un bienfait.

Il arrive souvent que la religion apparaisse simplement comme un luxe de bourgeois, un luxe de bourgeois qui ont des loisirs, qui ont la possibilité de tirer des chèques, qui ne sont jamais talonnés par les nécessités primordiales et qui viennent remercier un Bon Dieu fait à leur mesure, qui satisfait à tous leurs désirs. Ce Dieu-là est un faux Dieu, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Si la religion doit être universelle et si vraiment le Christ vit dans tous les hommes, si tous les hommes sont les membres du Christ, nous avons à percevoir cette inquiétude divine pour le sort de chacun. Il n'y a pas d'homme qui ne vaille un autre homme, il n'y a pas d'homme qui n'ait été racheté par le sang de la Croix, qui n'ait été glorifié et magnifié par le sang de la Croix, puisque la Croix c'est la mesure de notre grandeur et de notre noblesse. Si nous n'étions rien, Dieu ne serait pas mort pour nous. Il y a donc en chaque homme le prix du sang divin, il y a en chacun la noblesse de la Croix, il y a dans chacun l'amour infini de Jésus. Chacun est donc intérieur à nous. Comme le dit saint Paul : *«Nous sommes membres les uns des autres»* et c'est pourquoi nous devons nous prévenir mutuellement. Mais s'il faut se prévenir mutuellement les uns les autres, il ne s'agit pas de se moquer des misérables mais d'abord d'empêcher qu'ils existent.

M. Z.


Maurice Zundel

La fragilité : chemin de Dieu, chemin vers Dieu ?

par Luc RUEDIN, Innsbruck

Maurice Zundel est un aventurier de l'Esprit. Son itinéraire parle de lui-même. Il a vécu pleinement sa condition d'homme et de chercheur de Dieu. Déplacé par les événements de la vie, il les a saisis comme autant de chances d'avancer en ces lieux de saveur où l'expérience de Dieu vient rencontrer l'exigence infinie de l'homme : «Je suis toujours en état de recherche, c'est toujours nouveau pour moi et je ne finis jamais de m'émerveiller parce que Dieu est neuf à chaque matin» (1). Quelles dispositions fondamentales sont-elles requises pour goûter ainsi à la saveur de l'Infini ? M. Zundel l'a expérimenté en sa chair. Il a rejoint et a été rejoint par les grandes vérités du dogme chrétien. A sa manière, il leur a redonné leur poids, leur force et leur éclat. Plus que cela ! En avance sur son temps, il en a dégagé de façon originale, les grandes intuitions dont se nourrit aujourd'hui encore la théologie de la meilleure veine.

Parcourant ses œuvres, attentif aux vibrations de sa parole, remué par la profondeur de son regard, j'en suis venu à m'interroger : le fil rouge de tout son itinéraire, l'acuité de ses intuitions théologiques, l'impact de son œuvre, ne proviennent-ils pas de son expérience de la fragilité ? Et celle-ci n'est-elle pas un aspect de l'infinie pauvreté de Dieu ? Il s'agit ici, en regard de sa théologie, de proposer quelques considérations anthropologiques. Plus encore, il s'agit de voir si l'expérience de Dieu ne passe pas par l'acceptation de nos limites et de nos faiblesses. Cette question n'est pas innocente.

«Toute parole sur Dieu doit naître du silence et y conduire» (2). Sans doute est-ce pour cela que la parole de M. Zundel est fulgurante. Elle est à la merci de l'auditeur. En effet, elle dépend de la capacité de celui qui l'écoute à entendre le silence dont elle témoigne. M. Zundel le savait bien, lui qui l'entretenait en son âme. Il connaissait le terreau d'où naît toute parole authentique. Il en a fait le tissu de sa vie. Son abandon à ce grand espace n'est certainement pas un des moindres aspects de la force de son expression.

Son écriture est fragile car elle naît de ce silence, écrin où repose le mystère de la pauvreté de Dieu. Sa parole, en sa fragilité même, devient le lieu de la révélation du Dieu trinitaire. Signe sensible, vibrant, de la pauvreté de Dieu. Rappelons quelques expressions admirables de densité et de profondeur : *«La joie de Dieu, c'est la joie de se donner»* (3), ou *«Dieu est Dieu parce qu'Il n'a rien»* (4), ou encore *«Dieu n'a de prise sur son être qu'en le communiquant, Il ne le possède que par le don qu'Il en*

«Toute parole de Dieu doit naître du silence.»

fait» (5). La parole vraie nous touche. Elle nous révèle un horizon nouveau, un autre amour, une présence libératrice. Elle nous ouvre à un ailleurs... Lorsque la parole du poète épouse en cette densité la pensée du théologien, s'éprouve l'unité d'une vie. Nous sommes alors conduits à expliciter la relation intime entre le mystère de Dieu et l'attitude qui en favorise la perception.

La fragilité : une disposition

L'homme n'existe pas ! Il a à le devenir. Il le devient dans la mesure où il consent à se construire. Enfermé en ses multiples déterminismes, il cherche à s'en libérer et à s'ouvrir à l'Infini que sa liberté réclame. De son moi prédéterminé il a, par un chemin de libération, à accéder à son moi personnel : d'individu isolé, il a à devenir personne relationnelle. Telle est l'inévitable exigence, le défi à assumer. S'y refuser c'est encore en reconnaître la possibilité. L'homme passe l'homme ! Mais quel en sera le passage ? Comment dépasser l'univers clos et égocentrique de l'individu pour accéder au royaume relationnel ? Car la personne est relation : elle se constitue par le don de soi et coïncide avec lui. Se dessine ici l'anthropologie zundelienne. L'homme devient personne par l'ouverture qu'il consent à vivre. S'ouvrir, c'est accepter d'être affecté par l'autre. C'est reconnaître ses manques, son manque à être. Bref, s'ouvrir est la porte d'entrée en cette attitude foncièrement humaine qu'est la fragilité.

Ainsi, pour se déprendre de soi, la reconnaissance de la fragilité est requise. Mais l'homme ne pourrait la reconnaître et l'accepter si elle n'était suscitée par une Présence aimante qui l'interpelle au plus intime de lui-même. En ces instants bénis, il éprouve alors un amour autre, inimaginable, toujours nouveau qui le blesse heureusement et fait tomber ses défenses. Il est l'objet d'un amour qui l'altère, le *«creuse»* et qui, paradoxalement, dans un même mouvement, le comble. Comprenons bien le sens de cette altération : engendrée par cette relation aimante qui fait venir l'homme à lui-même, elle provoque la perte des images trompeuses sur lesquelles il se bâtit, elle démasque ses fausses sécurités, elle l'ouvre au réel toujours surprenant de la relation libérante.

Le Dieu pauvre

Cet amour est expérience de Dieu. Il est don de vie. Et c'est ici peut-être qu'apparaît en toute sa force la corrélation entre la grâce reçue d'entrer en sa fragilité et l'excessive pauvreté divine, source de l'amour.

Car Dieu est excès d'amour parce qu'Il n'est que relation. Il n'est riche que de ce qu'Il donne. Il n'est Présence que parce qu'Il meurt toujours à Lui-même dans le don du Père au Fils et du Fils au Père par l'Esprit pour le monde. Cette Présence toujours nouvelle ne peut violer l'homme. Elle se trahirait. Un don s'offre, il ne s'impose pas ! Cette pauvreté issue du don total de soi ne peut être violente. Ou elle a cette violence merveilleusement douce qui ouvre l'homme - parfois malgré lui - au plus intime de lui-même. Elle l'engage à entrer librement en son propre chemin de fragilité. Excessive pauvreté de Dieu rendant possible le chemin de libération de l'homme ! Il nous faudrait ici reprendre les méditations de M. Zundel sur le mystère trinitaire, ou celui de l'incarnation. Il nous faudrait le suivre, le voir dépeindre en traces de feu l'insondable mystère de la désappropriation trinitaire, l'entendre vibrer au mystère de l'incarnation. Apparaîtrait alors mieux une caractéristique de la pauvreté de Dieu, sa fragilité. Fragile jusqu'à être pris en otage par l'homme !

La fragilité «dit» Dieu et le révèle progressivement à l'homme. Puissance de libération, elle rend l'homme capable de Dieu, ouvert à l'amour dans une juste dépendance. Et lorsque celle-ci le fait accéder à son moi le plus personnel, lorsqu'elle lui donne de se découvrir aimé gratuitement, sans raison, par excès, peut alors monter à ses lèvres le chant de louange : bienheureuse blessure qui m'ouvre à un tel royaume...

Pour chacun les chemins vers sa propre fragilité seront uniques. De sa capacité à pénétrer en ces lieux dépendra son accès au royaume de la présence de Dieu. Appuyé sur cet amour, il entrera alors en sa vérité essentielle : s'exposant, il deviendra pure relation aux autres par le don total de lui-même ; il deviendra personne. En ce mouvement il pourra toujours plus se construire. Encore lui faudra-t-il laisser tomber les masques, les fausses sécurités : oser se livrer sans en connaître les conséquences est un travail toujours à reprendre.

Accéder au réel et au présent

La dépendance heureuse dépendrait donc de la capacité à se laisser affecter par la rencontre. Attitude relationnelle concrète de pauvreté, elle ouvrirait à la nouveauté. Un tel chemin passe par l'acceptation de nos limites, de nos faiblesses.

Entrer en nos fragilités, c'est d'abord reconnaître que nous ne sommes pas notre propre maître. C'est sentir la blessure qui nous constitue et nous ouvre à la relation au Tout-Autre. L'accès à cet univers intérieur, où se dévoile la transparence de l'existence, nous encourage à poursuivre le chemin. Cette blessure essentielle, la vie se chargera de nous la faire sentir à travers les multiples événements, heureux et malheureux, de l'existence. Chances à saisir pour toujours plus s'ouvrir.

C'est ensuite, et d'un même mouvement, accéder au réel en quittant l'imaginaire de l'idéal. Déplacé par la Présence intérieure, vivant à partir d'un nouveau centre, le monde imaginaire sur lequel et à partir duquel nous nous construisions apparaît soudain inconsistant. L'oubli de l'image de soi (notre idéal du moi), son affaissement et même sa disparition, nous font alors accéder à la liberté nouvelle fondée sur la certitude que nous sommes aimés inconditionnellement. Alors le mystère de la personne nous apparaît : *«La personne, c'est lorsque tous les masques tombent, quand nous pouvons être nous-mêmes, découvrir ce grand espace»* (6).

C'est enfin avoir le courage de vivre le présent : *«Dieu est toujours présent ; c'est l'homme qui est absent. Dieu n'a nul besoin de venir à l'homme à partir d'un*

au-dehors imaginaire, c'est l'homme qui a besoin de venir à Dieu au-dedans» (7). Cruelle absence à nous-mêmes ! Reconnaître nos limites nous permet d'être entiers dans le moment présent. Lui seul nous donne de découvrir la volonté de Dieu, nous permet d'avancer dans l'inconnu, avec une entière confiance, sans préjuger du chemin par lequel Dieu nous conduira. Etre fragile, c'est alors être pauvre, suspendu au moment qui vient. Combien de fois ne sommes-nous pas transportés dans le passé par nos regrets, nos remords, ou dans le futur par l'anxiété, échappant ainsi à l'infinie richesse du présent ? Ainsi, reconnaître nos limites et nos faiblesses nous redonne le goût de la vraie vie ! Nous nous acceptons alors tels que nous sommes, nous recevant simplement de cet amour qui nous crée chaque jour. Nous accédons à ce royaume de la liberté où nous ne sommes plus les gardiens intransigeants de nous-mêmes car nous n'avons plus à assurer notre propre existence. Nous expérimentons un peu de la joie de Dieu qui est Celui, comme le dit M. Zundel, qui ne se regarde pas.

«La joie de Dieu, c'est la joie de se donner.»

Née de l'amour, la fragilité nous délivre donc de l'obsession de nous faire valoir. Par le même mouvement, l'avoir et le pouvoir sont relativisés. Ne reposant plus sur nous-mêmes mais sur le Dieu pauvre et proche, nous entrons en cet espace d'intériorité, trame invisible de notre vie quotidienne. Ouverts par la relation à l'autre, nous saisissons, comme par intuition, la densité d'une présence qui révèle la personne. Ne dit-on pas d'un être aimé qu'il a, au-delà de ses qualités ou défauts, quelque chose d'unique qui nous le distingue de tout autre individu ? Cette prise de conscience, favorisée par l'attitude de fragilité, approfondira toujours plus notre intériorité. Celle-ci ne peut se vivre sans cette libération et ce don de soi qui ouvrent en nous un espace intérieur où l'autre est accueilli : «*Seule une rencontre du dedans au dedans peut faire naître l'intériorité humaine, puisque sa caractéristique propre est l'ouverture à l'autre. Seule une rencontre avec une Intériorité pure, illimitée, peut l'accomplir, puisqu'elle est ouverture vers l'infini. «Je est un Autre»* (8). Alors, de la rencontre, naît la vraie liberté qui implique toujours une libération des contraintes et l'appel vers l'Infini et l'Illimité : «*Je n'ai pu être libre en moi, n'étant pas libre de moi, avant cette rencontre avec Lui qui m'a fait naître à moi»* (9).Expression ramassée et poétique pour dire la vie qui surgit de la pauvreté vécue ! Ainsi, «*l'existence authentique se réalise*

en forme de pauvreté, parce qu'elle est tout élan vers l'autre en qui elle décolle de soi» (10). La pauvreté devient nouvelle naissance dans l'exacte mesure où elle nous fait accéder à la réalité des choses et des êtres : ils ne sont plus objets de notre besoin mais partenaires de notre dialogue intérieur à la création et à Dieu.

La fragilité nous fait vivre concrètement la pauvreté. En retour celle-ci la renforce - *«Celui qui n'a rien peut se tourner entièrement vers l'autre»* (11) - et devient le fondement existentiel de la communication et de la communion. Marquant nos limites, elle est *«bonne puissance»* fortifiant le sujet dans son accès au réel.

Dieu est excès d'amour et cet amour nous fait naître à notre juste dépendance. Dieu est pauvre et cette pauvreté nous appelle à la vraie vie. Dieu est fragile car Il s'offre à la disposition de l'homme sans jamais s'imposer, le laissant à sa plus intime liberté. Seule la fragilité reconnue, acceptée et vécue permet à l'homme d'éprouver l'infinie générosité du Dieu trinitaire. Elle est l'attitude relationnelle, pauvrement humaine, dont Dieu, par son Fils, s'est revêtu. L'homme greffé sur la vie de Jésus-Christ peut entrer en ce chemin d'humanité où, dans la reconnaissance de ses limites, il expérimente l'étonnante force de Dieu : celle de l'amour qui se donne ! Maurice Zundel l'a bien compris, lui qui ne parlait du mystère du Christ qu'à partir du mystère de la pauvreté trinitaire. Il a vécu cet amour en ces excès jusqu'à la brûlure de son être et de sa parole. Il nous en a livré les rayons les plus pénétrants. Saurons-nous en vivre ?

L. R.

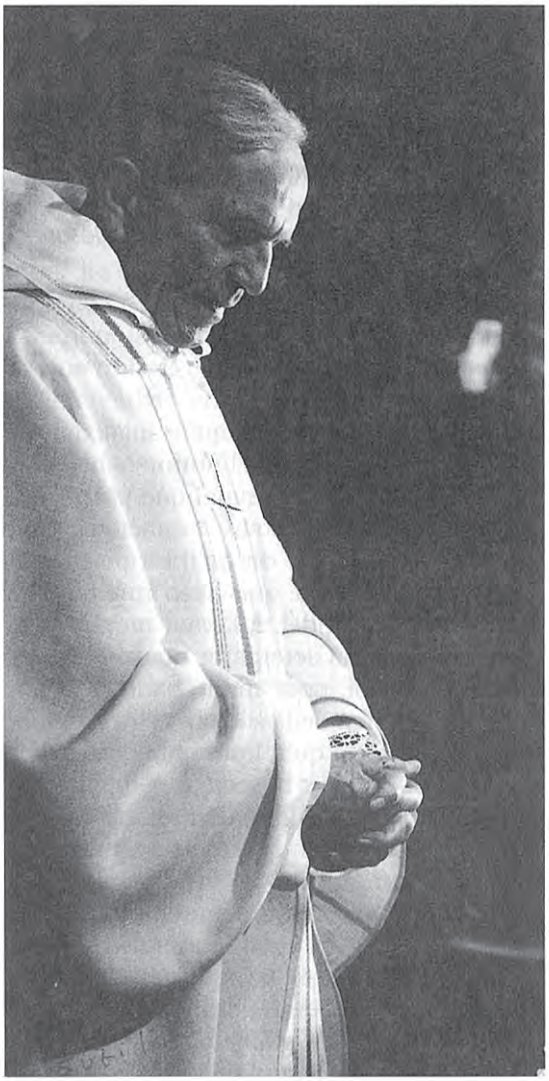
L'auteur est actuellement au noviciat de la compagnie de Jésus

(1) **M. Zundel :** Quel homme et quel Dieu, *Saint-Augustin, Saint-Maurice 1986, p. 11.*
(2) **M. Zundel :** L'Evangile intérieur, *Saint-Augustin, Saint-Maurice 1992, 112 p.*
(3) **Marc Donzé :** L'humble présence, *Tricorne, Genève 1986, p. 99.*
(4) **M. Zundel :** La pierre vivante, *Editions Ouvrières, Paris 1954, p. 74.*
(5) **M. Zundel :** Quel homme et quel Dieu, *p. 74.*
(6) **Marc Donzé :** op. cit. *p. 47.*
(7) **M. Zundel :** L'homme existe-t-il ?, *Editions Ouvrières, Paris 1967, p. 75.*
(8) **Marc Donzé :** La pensée théologique de M. Zundel. Pauvreté et libération, *Tricorne, Genève 1980, p. 92.*
(9) **M. Zundel :** Quel homme et quel Dieu, *p. 53.*
(10) **M. Zundel :** La pierre vivante, *p. 70.*
(11) **M. Zundel :** Croyez-vous en l'homme?, *Bibliothèque Ecclesia 23, Fayard, Paris 1956, 158 p.*

Pour entrer dans l'œuvre de Maurice Zundel

Commencez par lire *l'Evangile intérieur.* Vous y trouverez ses grandes intuitions spirituelles et théologiques. Vous pourriez ensuite prendre sa retraite au Vatican : *Quel homme et quel Dieu.* Elle vous livrera une bonne synthèse de sa pensée. Grâce à un bon choix d'extraits, les inédits publiés par Marc Donzé – *L'humble présence* et *Témoin d'une présence* – vous familiariseront avec son enseignement. *Un autre regard sur l'homme* vous propose des paroles fortes et lumineuses de Maurice Zundel à méditer par petites doses. Ces premières approches vous prépareront à entrer plus avant dans son œuvre.

Dieu est au-dedans



Seigneur,
Tu n'es pas un Dieu lointain et inaccessible.
Je crois, au contraire,
que Tu es tout proche de moi
et que Tu habites au plus profond
de mon intimité.

Je crois qu'il y a en moi un secret, un mystère
et des profondeurs insondables.

Je crois que Tu es en moi
comme un appel, comme un ferment,
comme une aimantation,
comme une source cachée
qui jaillit en vie éternelle.

Je crois que Ton visage
est imprimé dans mon coeur
et que mon vrai nom est caché en Toi.

Je crois que Tu es le ciel
intérieur à moi-même
et qu'en moi est le sanctuaire de la divinité
et le puits de la vie éternelle.

Abbé Jules Bulliard

Un autre regard sur la morale

par Gabriel BULLET, ancien évêque auxiliaire, Lausanne

Dès les années 30, l'abbé Maurice Zundel perçut les signes avant-coureurs d'une crise profonde de la morale. Dans «Recherche de la personne», paru en 1938, il donne les premiers éléments d'une «nouvelle pédagogie religieuse» (1). Cette crise de la morale, il va l'analyser et situer son origine dans le contexte historique des deux guerres mondiales, des idéologies du nazisme et du communisme, de la vulgarisation du freudisme, de l'influence de Sartre puis du structuralisme et enfin des théologiens de la mort de Dieu (2). Pour Zundel, cette crise est la remise en question fondamentale de ce qu'il appelle une morale de l'obligation.

Philosophe, M. Zundel a fait sa thèse de doctorat sur *L'influence du nominalisme sur la pensée chrétienne.* Il a saisi le courant de pensée qui va du nominalisme du XIVe siècle à Kant et qui donne à la morale de l'obligation son fondement. C'est cette morale qui est remise en question, ébranlée dans ses bases. *«Où trouver désormais,* écrit-il, *un absolu moral jouant le rôle de l'impératif catégorique qui était pour Kant une évidence première et incontestable»* (J.E., *p. 59).* Pour M. Zundel, il faut redonner à la morale un fondement ontologique. *«Le règne de l'obligation présente trop de fissures pour durer. Il faut chercher à l'ordre moral, pour l'enraciner en nous, un autre fondement que le simple diktat, le décret souverain autant qu'arbitraire d'une volonté absolue, quelle qu'elle soit»* (3).

Le philosophe Occam, qui est à l'origine du nominalisme du XIVe siècle, affirmait qu'il n'y a ni bien ni mal en soi : l'un et l'autre reposent sur la seule volonté de Dieu qui aurait pu décréter le contraire. C'est du moins ainsi qu'il fut compris. Autre conséquence, l'homme ne peut connaître le bien et le mal que par révélation. En d'autres termes : un acte est bien parce que Dieu me dit qu'il est permis, un acte est mal parce que Dieu m'a dit qu'il est interdit. Zundel, lui, veut montrer que Dieu permet tel acte parce que cet acte est bon pour moi, pour mon épanouissement ou pour le bien de la société et qu'Il défend tel acte parce qu'il est mal, destructeur pour moi ou pour la société.

Théologien, M. Zundel s'est aussi appliqué à montrer comment le règne de l'obligation s'enracine profondément dans l'Ancien Testament et comment, malgré les évangiles et saint Paul, ce règne de l'obligation a influencé l'éthique de la chrétienté (M.M., *pp. 25 ss).* Pour sortir la morale du règne de l'obligation, il faut retrouver son fondement ontologique. Pour l'abbé Zundel la morale est une exigence d'être. *«Le devoir humain est simplement le devoir d'être, d'être tout ce que l'on est»* (R.P., *p.189*).

La morale, une exigence d'être

Dans cette perspective, la morale est *«une promotion d'existence»* (4) une exigence de mon véritable épanouissement, une exigence d'épanouissement de mon être. M. Zundel rejoint profondément, au-delà d'une scolastique décadente, la pensée de Thomas d'Aquin pour qui la morale est une morale du bonheur, une morale de l'épanouissement de l'homme. *«Etre ou ne pas être, toute la question est là,* déclare-t-il ; *sous cet aspect, la morale est l'ontologie ou la métaphysique d'un être inachevé qui doit se faire autant qu'il faut pour atteindre à soi»* (D.V., *p.151*).

Les commandements de Dieu expriment alors les exigences authentiques de mon être, de ce que je suis en profondeur. C'est pourquoi la morale me dit : *«Sois, deviens ce que tu dois être.»* Il s'agit là d'une ontologie créative. *«Le seul problème est finalement de se faire homme»* (D.V., *p. 99). «C'est dans cette marche vers un plus-être, où s'atteste le progrès de notre liberté, que notre expérience nous incline à situer la morale, en identifiant celle-ci avec les exigences de l'ontologie créatrice où notre existence est promue au niveau humain, où elle devient origine»* (D.V., *p.156).*

Et c'est finalement dans et par la communion avec Celui qui est l'Etre absolu, Dieu, que l'homme trouvera l'épanouissement plénier de son être. Cet Autre, selon M. Zundel, est intérieur à nous-mêmes : *«Il est Celui que nous rencontrons, dès que nous nous rencontrons vraiment nous-mêmes : comme le coeur de notre intimité. Et c'est pourquoi dans le silence de nous-mêmes, quand nous faisons taire tous les bruits, nous percevons cette musique silencieuse qui est le Dieu vivant»* (J.E., *p. 30).*

Dieu n'est plus alors une limite, une menace mais une Présence qui veut m'aider à être, à devenir celui que je dois être, en m'unissant à Lui. Cette morale de l'être implique tout un travail de libération de tout ce qui nous empêche d'être, de nous faire homme. *«Pour être plus qu'un objet, il faut passer de quelque chose à quelqu'un»* (J.E., *p. 26*). Il faut conquérir notre liberté.

Une morale de libération

Pour devenir pleinement homme, il faut devenir pleinement libre. Il s'agit donc de se libérer de toutes les contraintes intérieures et extérieures et de choisir tout ce qui va dans le sens d'une valeur infinie, absolue, capable de combler le besoin d'infini inscrit dans notre être et jusque dans nos passions. M. Zundel a cherché à intégrer dans sa conception de la morale les découvertes de la psychologie des profondeurs et de la psychanalyse. Il a fortement insisté sur la nécessaire libération de ce qu'il appelle le *«moi-biologique»* ou *«le moi infantile», «le moi captatif». «Le premier pas à faire,* dit-il, *est de prendre conscience que ce je-moi primitif, passionnel et complice, qui domine habituellement tout le champ de notre vie psychique, est lui-même préfabriqué, qu'il tend à nous ramener à un univers instinctif et animal, qu'il nous voile notre pouvoir être et qu'il nous détourne de l'accomplir. D'où il suit qu'il s'agit, d'abord, de nous libérer de ce je-moi où se concentrent toutes nos servitudes»* (J.E., p. 67).

Il s'agit d'ordonner nos instincts, nos passions dans la lumière de l'esprit, d'établir en nous l'harmonie entre les tendances diverses qui nous habitent dans la force de l'esprit. *«Si, en effet, l'inconscient peut nous dominer autant que Freud le démontre, la seule manière de ne pas le subir est de l'éclairer et de l'ordonner par le fond, en purifiant les racines de notre être. Nos passions, j'entends tout ce dynamisme instinctif qui bouillonne sous le seuil de la conscience comme un immense*

«Le devoir humain est simplement le devoir d'être.»

réservoir d'énergies, nos passions seront mises, par cette harmonisation foncière, au service de notre libération. Le plus souvent elles nous égarent, parce que nous engageons en elles, à l'envers, toute notre capacité d'infini, comme si elles pouvaient réellement nous donner l'Infini dans une tumultueuse vibration qui aboutit toujours, finalement, à la domination sur nous des instincts non rectifiés. Nous pouvons faire heureusement de nos passions un meilleur usage, en les intériorisant, en les personnalisant : jusqu'à cet apaisement diaphane où le bruit se transforme en musique. Alors elles deviennent le clavier des Vertus» (J.E. *pp. 70-71*). C'est dans cette lumière et dans cette perspective que M. Zundel parlera de la sexualité humaine comme d'un *«altruisme scellé dans notre chair»* et de la nécessaire vertu de chasteté pour tous et pour chacun (R.P., *pp. 169-197* et J.E., *pp.145-160,* etc.).

Fondamentalement, cette libération des contraintes intérieures appelle une désappropriation radicale de soi, une pauvreté qui s'épanouit dans un amour oblatif, dans le don de soi. Désappropriation, dépossession, désaliénation, autant d'expressions pour exprimer cette bienheureuse pauvreté de soi dont M. Zundel voit la source et l'exemplaire dans *«la désappropriation qui fait de chaque personnalité divine une pure relation aux deux autres, par le don total de soi qui la constitue»* (5). Cette libération intérieure, ce passage du moi-biologique captatif au moi-personne, au moi-valeur, au moi-oblatif n'est pas chose facile ; elle est un long et patient processus. *«Elle correspond à la grandeur de notre vie, qui a la Croix pour mesure»* (J.E., *pp. 27 et 72*).

La morale sociale

La conquête de notre liberté implique aussi la libération des contraintes extérieures. Je ne peux donner ici qu'un bref aperçu de la morale sociale de l'abbé Zundel. Nous l'avons vu, la morale veut

permettre l'éclosion du moi-personne. C'est donc aussi la personne qui est au centre de la morale sociale de M. Zundel : la société humaine doit favoriser l'épanouissement de la personne humaine et non l'asservir, elle doit créer un contexte social qui favorise sa libération intérieure (6).

C'est ainsi que le droit de propriété et le travail doivent permettre le développement du moi-personne dans la relation aux autres. Ainsi, écrit-il, *«la définition du droit de propriété qui s'est imposée à nous - un espace de sécurité qui garantit un espace de générosité - implique précisément cette régulation interne qui en rend l'abus strictement impossible. Comment pourrais-je, en effet, réclamer pour moi les conditions matérielles qui me permettent d'accéder à la dignité humaine, de devenir source et fin, valeur et générosité, et accepter qu'autrui demeure écrasé par sa biologie dans une situation qui l'empêche d'émerger ? Et, à plus forte raison, comment pourrais-je, en étendant indûment mon espace de sécurité au détriment du sien, assumer la responsabilité de son écrasement ? Il est clair qu'à ce point le droit m'abandonne et me condamne, qu'il cesse de couvrir ma propriété et qu'elle en perd immédiatement toute légitimité»* (7). Quant au travail, M. Zundel reviendra souvent sur cette affirmation qu'il considère comme un principe fondamental : *«Le travail doit produire des hommes avant de produire des choses ou, plus exactement, doit viser essentiellement à une promotion humaine à travers la production des choses»* (J.E., *p. 190*). Pour cela *«il en faut modifier essentiellement la structure»* (C.V.H., *p. 89.)*.

Dès les années 30, M. Zundel est préoccupé, angoissé devant le développement des structures économiques mondiales. Il serait urgent, dit-il, *«d'organiser l'école et l'usine, la ferme et la cité, en faisant de chacun de ces milieux un instrument d'humanisation»* (C.V.H., *p. 89*). Aussi appelle-t-il les chrétiens à s'engager pour sauver l'homme : *«Il faut que les chrétiens n'aient point de repos avant d'avoir fait aboutir toutes les réformes que la justice réclame et que la charité exige avec l'urgence infinie qui émane de l'Esprit»* (R.P., *p. 217*). Lui-même s'est essayé à faire des propositions concrètes comme celle d'une Union économique universelle dont il détermine les buts et les structures (8).

Une morale de l'amour

Libération intérieure et libération extérieure doivent permettre l'élan vers les valeurs infinies, absolues. Cet élan vers l'Infini est lui-même libérateur car : *«Il n'y a que le don de soi qui rende libre»* (I.T., *p. 92*). En effet, *«être libre, c'est d'abord être libre de soi et, comme un oiseau qui ne serait que vol, se projeter tout entier en élan où le don de soi s'accomplit»* (I.T., *p.186*).

Morale de libération, la morale telle que la conçoit Maurice Zundel est une morale de l'amour. L'épanouissement de notre être est dans l'amour. Un amour oblatif, un amour don de soi, un amour qui nous libère de nous-mêmes, nous arrache à nous-mêmes, nous fait sortir de nous-mêmes. L'amour est extatique. L'amour, dira M. Zundel, *«est la clé de voûte d'une morale de libération»* (J.E., *p.73*). On le sent, lorsqu'il parle d'une morale de l'amour, très marqué par la pensée de saint Augustin. *«L'amour*, dit l'abbé Zundel, *est vraiment la seule clé de ce monde de l'esprit où résident toutes nos valeurs. Nous n'y pouvons pénétrer, progresser et demeurer que par un engagement sans cesse renouvelé, que par un amour toujours plus généreusement donné, que par un dépouillement plus profond. Il n'y a pas d'autre voie pour résoudre le problème que nous sommes, qui est au fond le seul problème»* (J.E., *p. 29*).

Si l'amour-don me libère de moi-même, s'il est l'épanouissement authentique de mon être dans l'ouverture aux autres et à l'Autre, il est alors vraiment ma suprême règle de vie. C'est pourquoi, M. Zundel citera souvent la parole d'Augustin : *«Aime et fais ce que tu veux.»* Saint Paul ne dit-il pas lui aussi : *«La charité est donc la Loi dans sa plénitude»* (Rm, 13,10). Réaliste, M. Zundel est bien conscient des risques d'une telle assertion car, dit-il, *«cette formule ambiguë est invoquée par le moi-biologique pour se dissimuler sous les traits usurpés du moi-personnel»* (I.T., *p. 108*). Il faut donc l'entendre selon la pensée d'Augustin *«d'un amour parfait du souverain Bien, devenu l'unique principe d'action, l'unique foyer de tout amour»* (I.T., *p. 108*). De même, bien conscient qu'en l'homme pécheur la raison est obscurcie, captive de notre moi-biologique, M. Zundel met en garde contre un mépris de la loi divine - décalogue, béatitudes - précieuse pour éclairer notre intelligence dans la connaissance de notre vrai bien. (J.E., *p. 72*).

En 1972.

Aime et fais ce que tu veux, oui s'il s'agit de l'amour de Celui qui habite au fond de nous-mêmes et qui est Lui-même l'Amour. C'est cet amour qui est libérateur. *«La seule possibilité d'un tel affranchissement est de nous donner, par le fond de nous-mêmes et jusqu'à la racine de notre être, à un Amour capable de nous accueillir et de nous combler. C'est par là que nous devenons des ex-sistant, que nous sortons de nous-mêmes pour parvenir à nous-mêmes : à travers une Présence plus intime à nous-mêmes que le plus intime de nous-mêmes»* (J.E., *p. 68*).

Une vie dans le Christ

La conception de la morale de l'abbé Zundel peut nous apparaître comme un idéal inaccessible. Il l'est certainement si nous sommes livrés à nos seules forces. Mais pour M. Zundel, cet idéal moral est rendu accessible par le Christ et le don de son Esprit d'amour. Commentant dans une homélie le passage de l'épître aux Philippiens - *«pour moi, vivre c'est le Christ. Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi»* - il disait: *«C'est une découverte qu'il faut faire sans cesse. Le Bien est Quelqu'un, le Bien est une Personne, le Bien est une Vie, le Bien est un Amour et toute la sainteté est là : laisser vivre cet Autre en nous, qui est confié à notre amour, nous retirer devant Lui, Lui être un espace, Lui devenir toujours plus transparent afin que notre vie soit la révélation de la sienne ...»* (9).

C'est aussi le conseil qu'il nous donne lorsque nous sommes tentés de nous replier sur notre moi-biologique, sur nos instincts et nos passions : *«Une lutte exaspérée contre nous-mêmes ne fait que rendre la tentation plus violente et plus*

fascinante. Il s'agit bien plutôt d'échapper à nous-mêmes en nous rassemblant en Dieu, en nous recueillant dans sa Présence, en cessant de faire du bruit avec nous-mêmes» (T.V.M., *p. 311*).

Finalement, toute la morale de M. Zundel est une invitation à devenir ce que nous devons être dans et par une union toujours plus profonde avec le Dieu d'amour qui habite en nous et qui va inspirer tous nos actes. C'est dire que la frontière entre morale et mystique s'estompe. C'est pourquoi, il pourra dire dans une homélie : *«Il n'y a pas de morale chrétienne. Il y a une mystique chrétienne. L'immense majorité des chrétiens ne s'en sont pas aperçus»* (T.V.M., *p. 290*).

Une morale de l'intériorité

Dans le même sens et dans toute la perspective de sa morale, il a pu dire : *«Permis ou défendu, ce sont des choses qui n'ont pas de sens au regard de l'Evangile, parce que Dieu n'est plus perçu comme extérieur à nous, comme étranger levé sur la montagne, et qui donne sa loi parmi le déchaînement de la foudre et du tonnerre. Nous voyons dans l'Evangile s'esquisser cette nouvelle morale ... C'est l'ordre de l'amour qui importe, c'est le don de soi, c'est la générosité provoquée par la générosité divine»* (T.V.M., *p. 290*). Dans l'optique de toute la morale de l'abbé Zundel, le péché n'apparaît plus comme une désobéissance au commandement d'un Dieu qui, à l'extérieur de nous-mêmes, dicte ses volontés mais comme un refus de devenir ce que je dois être, un refus de l'amour qui me sollicite intérieurement pour me conduire au véritable épanouissement de mon être : *«C'est se river à son individu, en exaltant ses limites, en refusant d'être universel, en refusant d'être éternel, ou comme dit saint Paul d'un mot unique, en éteignant l'Esprit»* (R.P., *pp. 178 -179*).

Décrire en un article toute la conception de la morale de l'abbé Zundel, c'est un peu la quadrature du cercle. La richesse de sa pensée est telle qu'il est difficile d'en faire saisir toute la profondeur et toutes les nuances. Dans la crise actuelle que connaît la morale, M. Zundel nous donne les fondements d'un enseignement de la morale renouvelée. Morale de l'être, morale de libération et d'amour, la morale de l'abbé Zundel est une morale de l'intériorité et de la personne. Elle appelle des éducateurs et des accompagnateurs avisés, des éveilleurs à l'intériorité de la personne et aux exigences d'un amour authentique. Dans la préface de *Quel homme et quel Dieu*, le Père Carré écrit : *«L'actualité de son message ne fait que commencer.»* Cela me paraît particulièrement vrai de son message moral.

G. B.

(1) Recherche de la personne, *Saint-Augustin, Saint-Maurice 1938, pp. 169 ss.* Dorénavant dans le texte: R.P.
(2) Je est un autre, *A. Sigier, Ste-Foy 1995, pp. 55 ss.* Dorénavant dans le texte : J.E.
(3) Morale et Mystique, *A. Sigier, Ste-Foy 1991, p. 28.* Dorénavant dans le texte : M.M.
(4) Dialogue avec la vérité, *Desclée de Brouwer, Paris 1964, p. 156.* Dorénavant dans le texte : D.V.
(5) Quel homme et quel Dieu, *Saint-Augustin, Saint-Maurice 1995, p. 75.*
(6) Itinéraire, *Vieux-Colombier 1947, pp. 92-93.* Dorénavant dans le texte : I.T.
(7) Croyez-vous en l'homme. *A.M.Z. 1987. p. 84.* Dorénavant dans le texte : C.V.H.
(8) L'homme passe l'homme, *Vieux-Colombier 1948, pp. 195 ss.*
(9) Ton visage, ma lumière, *Desclée de Brouwer, Paris 1989, p. 311.* Dorénavent dans le texte : T.V.M.

L'expérience sensible et le respect du mystère

par André GIRARD, physicien, président des Amis de Maurice Zundel France, Paris

«Tout, en un sens, est surnaturel et rien ne l'est, parce qu'en tout phénomène il subsiste, dans ce qui est connu, un irréductible mystère.»
Maurice BLONDEL (l'Action, p. 391).

Très éloigné de l'attitude souvent rétive de l'Eglise à l'égard des sciences, M. Zundel y voit un levier pour élargir l'espace intérieur de l'homme, l'incliner à l'intériorité. Pourquoi et comment ? Avant d'essayer de dégager quelques éléments de réponse à cette question, il convient de s'interroger sur son actualité. M. Zundel ne place-t-il pas l'activité scientifique sur un piédestal monstrueusement immérité ? Certes, la progression des connaissances scientifiques exerce un pouvoir de fascination, le fait scientifique domine le siècle mais les dérives qu'il entraîne ne pèsent-elles pas plus lourd sur les destinées que ses incontestables bienfaits ? Pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres, les manipulations génétiques débridées n'ouvrent-elles pas des perspectives terrifiantes ? Le siècle du triomphe des sciences n'est-il pas aussi celui des plus grands massacres de l'histoire ? L'abbé Zundel ne serait-il alors qu'un naïf idéaliste ?

En fait, le profond réalisme de M. Zundel le rend conscient des pièges engendrés par la foudroyante progression des connaissances scientifiques. D'une part, il refuse toute tentative de néoconcordisme, *«œuvre de théologiens non mystiques soucieux d'amalgamer la science et la foi, au risque de compromettre la seconde et de n'être pas agréée par la première»* (1). D'autre part, il dénonce le danger de robotisation de l'homme engendré par la course à un développement technique qui réduit l'homme au rôle de consommateur boulimique, limité à son *«moi asphyxiant»* : *«L'humanité, à mesure qu'elle deviendra plus puissante dans l'ordre technique, (...) sera de plus en plus incapable de distinguer le vrai Dieu de ce dieu-moloch qu'elle reléguera avec raison au musée des antiquités»* (2). Dans cette perspective, l'homme n'est plus qu'un *«robot détraqué par son affectivité»*. Sombre pronostic, où M. Zundel rejoint Bernanos. Cependant, aussi étrange que cela puisse paraître, M. Zundel estime que l'activité scientifique (qui vise à connaître, alors que les techniques visent à savoir faire) peut contribuer à écarter cette évolution.

La majesté du réel

Totalement dépassé aujourd'hui, le scientisme est cependant encore omniprésent dans les mentalités : *«Tout doit s'ex-*

pliquer par les «lois de la nature» en regard desquelles l'homme n'est qu'un objet parmi les autres. Cette position très dix-neuvième siècle est encore celle du grand public» (3). Dans ce tunnel, il n'y a ni transcendance ni finalité ni mystère : la notion de finalité est blasphématoire pour la science, le postulat d'objectivité lui barre la route (la nature est objective et non projective) ; le mystère n'est que l'expression d'une ignorance provisoire puisque tout est explicable, et il en résulte une véritable aliénation, une privation du droit à la transcendance (il n'y a pas de transcendance sans finalité ni mystère).

Dès sa jeunesse, témoin de *«Celui dont il vaut mieux ne pas parler si l'on n'en vit pas»*, M. Zundel anticipe sur la position actuelle de l'Eglise (4), en rupture avec le calamiteux héritage de deux siècles d'affrontement stérile. La science-idole a été déboulonnée par les scientifiques eux-mêmes. Ils savent, et M. Zundel avec eux, que le dialogue de la raison de l'homme avec la nature est une activité humaine. Par conséquent, l'objet des sciences n'est pas de dire ce que la nature est, mais d'exprimer ce que l'homme peut en dire. La connaissance rationnelle aboutit à une réalité calculée et construite, qui constitue un véritable monde culturel, très différent du monde du *«sens commun»*.

Lecteur attentif de Bachelard, M. Zundel y voit *«une double promotion de l'objet et du sujet»* (5). *«La physique (ne peut plus) s'inscrire dans le cadre de cette philosophie naturelle que le sens commun a extraite de la perception sensible»* (6). De fait, la philosophie naturelle, chère au Siècle des Lumières, prend eau de toute part. Le ton des astronomies pour les dames (7) n'est plus de mise. En physique, le formalisme de base est constitué de symboles abstraits et atteint un admirable niveau de cohérence au prix d'un renoncement à tout schéma descriptif concret. *«La grandeur de la science consiste à nous faire découvrir toujours mieux que le réel passe infiniment le réel»* (8). Datée de 1940, cette phrase de M. Zundel reste d'une éclatante actualité : *«Il y a toujours une distance entre les phénomènes que l'on étudie et la réalité elle-même»* (9), écrit un physicien contemporain. Les sciences font saisir à la fois la majesté du réel et la grandeur de l'homme qui y accède : *«En réalité, l'immensité du monde, c'est nous qui la calculons. Par là, nous sommes plus grands que le monde»* (10).

Finalité et mystère

La dilatation des perspectives dans l'espace a précédé de plusieurs siècles la découverte de la dilatation des perspectives dans le temps. *Les Pensées* de Pascal auraient peut-être été profondément modifiées s'il avait connu ce qui est probablement le résultat scientifique majeur de ce siècle : l'univers a une histoire. Le monde observable s'inscrit dans un processus historique orienté vers l'émergence d'êtres vivants de plus en plus complexes. C'est un astrophysicien agnostique qui écrit : *«On peut aujourd'hui sans se dégrader intellectuellement faire sienne l'idée que l'univers est une machine à fabriquer de la conscience»... Le postulat d'objectivité «à jamais démontrable» n'est plus tenable»* (11). La notion de finalité n'est plus hors la loi.

Dans la perspective chrétienne, l'humanisation, succédant à la phase d'hominisation, devient la tâche de l'homme appelé à être le co-créateur de sa propre évolution. M. Zundel a beaucoup souffert d'une formation religieuse exclusivement tournée vers le passé. Rejoignant saint Irénée, M. Zundel a une vue prospective et non rétrospective du christianisme. Il s'exprime avec beaucoup de force sur ce point : *«La science porte sur quoi ? Sur des déterminismes aveugles et absurdes, scrutés en*

Maurice Zundel avec Alexis Péry, éditeur, 1968.

vain par le seul être dont l'être spécifique soit constitué par la quête du sens ? Alors, l'évolution, zéro. Un jeu sadique qui s'amuse à fabriquer, à longueur de siècles, un pantin intelligent juste pour qu'il crève en se voyant piétiné. Pourquoi ne pas reconnaître plutôt dans l'apparition de l'homme, la naissance de l'âge de raison dans un monde encore embryonnaire qui va passer d'un ordre de phénomènes qu'il subit à un ordre de valeurs qu'il crée ?» (12)

Sans doute a-t-il toujours été erroné d'estimer que la raison est exclusive d'un ordre supérieur. Elle en est plutôt solidaire, dans l'œuvre de création scientifique comme dans toute forme de création. Le fait nouveau est que l'effort de la raison est désormais *«borné par une marge infinie d'ignorance»* (13). Par rapport à la situation qui prévalait au début du siècle, il y a là une différence de nature et non pas de degré. Entre *«on mettra longtemps à savoir»* et *«on ne saura jamais»*, il y a le passage du fini à l'infini (14) et M. Zundel est parfaitement conscient de ce changement décisif : *«Contraste éclatant avec les rêves du XIXe siècle, on sait que l'on ne saura jamais»* (13).

Il en résulte une insatisfaction permanente qui ranime la quête du sens : *«Une image définitive de l'univers serait sans intérêt. La recherche s'arrêterait, l'esprit se lasserait à ressasser des formules inertes. Tout progrès serait exclu»* (13). Un physicien lui fait écho dans un texte déjà cité : *«Si tout est expliqué, s'il n'y a plus de mystère, il ne peut plus y avoir de quête de sens.» (9)*

Le mot mystère n'est plus exclu du vocabulaire scientifique. Ce constat de l'évidence du mystère présente l'avantage de balayer, une fois pour toutes, une fausse conception des mystères chrétiens, parfois encore présentés comme autant de barrages, de frontières, voire d'interdits. En spiritualité comme en science expérimentale, le mystère est une sorte de chantier toujours ouvert, insondable mais pas impé-

nétrable, une source inépuisable d'étonnement et parfois d'émerveillement. Cette inévitable et bienfaisante humilité de la raison devant ce qui la dépasse incline à une paisible bienveillance, face à la diversité des discours interprétatifs. Tous sont radicalement insuffisants, inévitablement contradictoires et, néanmoins, généralement méritoires.

Des ambiguïtés de nature

A quoi cela conduit-il en effet ? A admettre la coexistence, imposée par l'expérience, de notions généralement tenues pour incompatibles. Dans le domaine des sciences, le cas le plus connu est le dualisme onde-corpuscule, *«ambiguïté de nature»* soulignée par M. Zundel (15). On peut en citer d'autres, aux frontières des connaissances : continu-discontinu, ordre-désordre, entropie-néguentropie, stabilité-instabilité, etc.

Autant de zones où le despotisme des idées claires doit céder le pas à une plus haute clairvoyance et laisser place à l'ambiguïté (participation à une double nature) de la réalité profonde. L'ambiguïté traduit, exprime une réalité expérimentale et ne relève pas de la volonté délibérée (contrairement à l'équivoque, ambiguïté organisée à des fins non ambiguës et perverses).

La culture scientifique de M. Zundel, loin de le gêner, assure l'audace avec laquelle il évoque les provocantes antithèses de la foi chrétienne : le Christ vrai Dieu et vrai homme, toute-puissance et pauvreté de Dieu, participation à la croix et droit au bonheur, humilité et grandeur, présence au monde et rupture avec le monde... M. Zundel nous place ainsi au cœur de la *«folie»* chrétienne, avec une ferveur qui n'exclut pas le réalisme. Car il s'agit d'un réalisme au second degré, celui qui s'impose dans toutes les zones frontières entre le connu et l'inconnu, sur fond d'inconnaissable. Le langage symbolique est le mode d'expression approprié à cette tension entre les deux versants, en apparence contradictoires, de l'ambiguïté, qui apparaît comme le milieu géniteur de toute vérité profonde. Le constat originel est *«l'ambiguïté de cet univers, capable de susciter l'épouvante autant que l'émerveillement, quand sa face de ténèbres efface en nous, sauvagement, sa face de lumière»* (16).

Les perspectives nouvelles, issues de la physique contemporaine, ne peuvent pas ne pas avoir de répercussions dans l'ordre métaphysique (17). Par exemple, il n'est ni illégitime ni absurde d'avancer hardiment, à titre d'hypothèse, que *«la création toute entière subit le contrecoup du choix de l'homme»* (18), version actualisée de saint Paul (Rom 8,19-22).

Le respect du mystère

Les mystères chrétiens ont souvent été tournés en dérision depuis deux siècles et l'intimidation rationaliste a fait des ravages dans l'Eglise. Les mystères étaient si mystérieux qu'il valait mieux ne pas en parler, sinon pour inspirer la peur ou, pire encore, pour les transformer en constructions pseudo-rationnelles, sans rigueur ni ferveur, visant à les *«expliquer»*. Ces efforts sont dérisoires à l'heure où l'on ne sait pas *«expliquer»* de façon ultime quoi que ce soit dans l'ordre matériel. L'irrespect des mystères chrétiens est le terreau de l'athéisme.

M. Zundel tourne le dos à ce langage également étranger à l'expérience scientifique et à l'expérience intérieure. Il assume pleinement la grande vérité paradoxale du christianisme, proclamée dès l'origine (Ac 2,23-24) : la puissance de Dieu se révèle en la Personne du Christ, assassiné par les hommes et ressuscité. La réalité spirituelle est faite pour être vécue. M. Zundel en a

fait l'expérience après avoir été durement marqué par la formation religieuse qu'il a reçue : *«Il fallait montrer, démontrer Dieu par des formules sèches et arides, dont personne de ceux qui les enseignaient ne vivait»*... (19). Il a reçu cet enseignement à une époque où, dans les grandes universités, notamment françaises, régnait encore l'illusion lyrique de la religion de la science, rationalisme doctrinaire qui répudiait toute expérience spirituelle. En réduisant la formation religieuse à des raisonnements et à des concepts abstraits, les éducateurs de M. Zundel pensaient peut-être opposer un barrage efficace à la nouvelle religion en se plaçant sur son propre terrain, ce qui était lui faire une concession fatale.

M. Zundel a vu s'effondrer la religion de la science, en même temps qu'il découvrait la liberté de l'Evangile. Loin d'être un obstacle, sa culture scientifique l'a soutenu dans sa découverte que *«tout reposait sur la qualité de relation et sur la générosité»*. Les renversements de perspective dont il est coutumier n'en font pas un novateur isolé. Il opère plutôt, au cœur de la culture de son temps, un retour au radicalisme du kérigme, qui faisait traiter les chrétiens de fous (Ac 2,13 ; 26,24 ; 17,32), radicalisme trop souvent gommé pendant plusieurs générations au nom d'un faux réalisme. Ce radicalisme le rend aujourd'hui crédible.

Pour M. Zundel, l'expérience sensible et l'expérience spirituelle ont une source commune et concourent à une fin commune. Il contribue à amorcer la restauration de l'unité des connaissances, brisée depuis plusieurs siècles dans l'Occident de tradition chrétienne.

A. G.

(1) **M. Zundel,** Nos origines sont devant nous. *Conférence, Beyrouth, 1965.*
(2) **M. Zundel,** Vie, mort, résurrection. *Anne Sigier, Sainte-Foy 1995, pp. 45-46.*
(3) **M. Zundel,** Dialogue avec la vérité. *Desclée de Brouwer, Paris 1964, p. 87.*
(4) *«La réalité est une et nous, affirmons qu'il y a un appel intrinsèque à l'unité de la connaissance, qu'elle vienne de la science expérimentale ou de la théologie»* (Jean-Paul II).
(5) **M. Zundel,** Dialogue avec la vérité. *p. 14.*
(6) **M. Zundel,** Ouverture sur le vrai. *Desclée, Paris 1989, pp. 46-47.*
(7) Extrait de l'entretien sur la pluralité des mondes, de Fontenelle : *«A ce conte, dit la Marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ? Si mécanique, répondis-je, que j'ai bien peur qu'on en ait bientôt honte. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.»*
(8) **M. Zundel,** Ouverture sur le vrai. *pp. 26-27.*
(9) **B. d'Espagnat,** Actualité religieuse dans le monde. *N° 6, sept. 1995, p. 11.*
(10) **M. Zundel,** Vie, mort, résurrection. *p. 143.*
(11) **H. Reeves,** Le courrier du CNRS. *N° 48, 1983, p.8.*
(12) **M. Zundel**, Hymne à la joie. *Anne Sigier, Sainte-Foy 1992, p. 137.*
(13) **M. Zundel,** Allusions. *Desclée, Paris, p. 3.*
(14) *«L'infini : ce qui dépasse toute représentation distincte et tout motif déterminé, ce qui est sans commune mesure avec l'objet de la connaissance et les stimulants de la spontanéité.»* **M. Blondel,** L'Action, *p. 118.*
(15) **M. Zundel,** Ouverture sur le vrai. *p. 47.*
(16) **M. Zundel,** Hymne à la joie. *p. 29.* *«Ambiguïté»* est souligné dans le texte.
(17) *«Les contradictions auxquelles conduit une interprétation au premier degré ne sont pas des vices rédhibitoires... L'apparente absurdité d'un Dieu d'amour permettant les tremblements de terre peut être levée, je crois, par de telles considérations, si l'on accepte de les pousser jusqu'à leur terme»* (extrait d'un article de **B. d'Espagnat**, *La Croix, 7.2.1981*).
(18) **M. Zundel,** Hymne à la joie. *p. 59.*
(19) **M. Zundel** in **Paul Debains**, Un autre regard sur l'homme (introduction), *Fayard, Paris 1996, p. 21.*

Lettre ouverte à Maurice Zundel

Monsieur l'Abbé,
cher Monsieur,

Le souci de la parole vraie a été un des traits majeurs de votre travail parmi nous. Vous ne me reprocherez donc pas une certaine franchise : votre message est douloureux.

Non pas à cause de vos idées. Et pourtant, elles nous prennent à la gorge. L'humilité de Dieu lors du bain de pieds de Pierre surgit sous votre plume avec une clarté éblouissante. Le constat par vous de notre superbe est accablant. Cela n'a rien d'amusant, même si vous nous montrez qu'un tel constat permet de fonder une vraie confiance, une foi profonde. Mais enfin, il n'est pas possible d'ignorer la passion de l'Esprit dans vos exposés.

Non par la réserve, voire l'hostilité qui a surgi à votre sujet au sein de notre Eglise. Bien sûr, elle nous déroute, cette hostilité. Mais reconnaissez que vous n'avez pas toujours été très arrangeant dans vos propos. Or, le moins que l'on puisse dire est que Monseigneur Besson et le cardinal Journet étaient inquiets de votre discours. Et pourtant, ils ont été pour nous des piliers de notre Eglise pendant de longues périodes, des modèles de prudence.

Non, rien de tout cela. Ce qui nous est douloureux est que vous nous faites constater à quel point nous sommes loin de votre attitude dans de telles difficultés. Pendant une période majeure de votre vie, vous avez été mis à l'écart. Spirituellement, les coups que vous avez reçus vous ont ensanglanté. Nous, nous aurions crié. Nous nous serions révoltés. Certains d'entre nous auraient même quitté le bateau.

Pas vous. L'Eglise, vous l'avez aimée sans discuter.

Le propos de cette correspondance est de vous demander d'être avec François d'Assise, que vous avez tant admiré, notre intermédiaire auprès de Celui dont vous nous avez si bien décrit la tendresse. Tendresse à notre égard, mais aussi à l'endroit de Son Eglise. Sans Son aide, je ne vois pas comment nous vous imiterions. Vous le savez bien : notre grande tentation est notre dureté face à cette Eglise dont nous sommes, mais qui ne nous convient pas toujours.

Je ne doute pas de l'efficacité de votre intervention.

Veuillez croire, Monsieur l'Abbé, cher Monsieur, à notre profonde gratitude et à toute notre amitié.

Dominique HAENNI

L'œcuménisme, au cœur du christianisme

par Marc DONZE, professeur de théologie pastorale, Université de Fribourg

Maurice Zundel éprouvait grande joie devant l'essor de l'œcuménisme. Déjà en 1939, il écrivait : «Quelle joie de voir ce désir d'unité nous rassembler aujourd'hui : quel bonheur d'accueillir parmi nous, en l'amitié du Christ, nos frères orthodoxes, anglicans et protestants ; quelle grâce de pouvoir ensemble demander pardon de la part qu'ont nos fautes aux divisions de la chrétienté et de la tiédeur que nous avons pu montrer à l'égard de son unité» (1). D'ailleurs, pour lui, l'œcuménisme n'est pas une marotte, un slogan ou une mode. Il «relève de l'essence même du christianisme» (2).

Maurice Zundel fut sensible très tôt à la question de l'unité des chrétiens. Sa grand-mère maternelle, qui, parmi tous ses parents, avait le plus profond sens de Dieu et qui était protestante, avait beaucoup souffert de l'intransigeance catholique lors de son mariage mixte.

Né à Neuchâtel en 1897, le petit Maurice alla à l'école communale, puis au collège de la ville, où tous ses camarades, qu'il estimait beaucoup et parmi lesquels figurait Jean Piaget, étaient protestants. Ses maîtres aussi étaient protestants. Ils étaient compétents, admirables, dira-t-il, mais il leur arrivait d'avoir des positions raides sur le catholicisme. C'est encore d'un camarade protestant qu'il apprit à lire dans la Bible, notamment l'Evangile de saint Jean. Ces moments d'enfance auraient pu le raidir dans son catholicisme ; ils lui donnèrent au contraire le goût et la nécessité intérieure d'une compréhension de tous les chrétiens par la profondeur de l'âme et de la pensée.

Plus tard, vers la fin des années 20, lors d'un séjour d'une année en Angleterre, il eut des contacts admiratifs avec les anglicans. Puis, lors de son temps au Caire pendant la guerre de 39-45, il lia une amitié fraternelle avec les coptes. Il rencontra aussi l'islam et eut l'occasion de s'émerveiller du profond sens de Dieu de nombreux musulmans. Sa vision de l'œcuménisme s'en trouva dilatée à l'humanité entière.

L'œcuménisme de Jésus-Christ

Car M. Zundel voyait large, enracinant la question de l'unité dans la personnalité même du Christ venu pour sauver et rassembler tous les hommes. *«Notre Seigneur est l'œcuménisme en personne»*, dira-t-il en 1973 (3). Il s'agit donc de méditer d'abord sur l'être et la mission du Christ, puisque l'œcuménisme est *«inscrit dans la structure personnelle de Jésus» (4)*.

Dans ce contexte, M. Zundel s'attache surtout à montrer l'humanité sans frontières de Jésus-Christ. Pour lui, l'humanité de Jésus est toute pauvre, toute désappro-

priée, toute donnée dans un double mouvement. Elle l'est vis-à-vis du Père, dans l'ouverture sans limites du cœur à la volonté de Dieu. Obéissant jusqu'à la mort, Jésus manifeste la vie intime de Dieu par son existence toute tournée vers le Père : *«Qui me voit, voit le Père»*.

Mais, en même temps, Jésus se trouve revêtu de l'amour sans limites de Dieu lui-même, si bien que dans son humanité, Il embrasse tous les hommes avec toute leur diversité, toutes leurs grandeurs et bassesses. Ainsi, par la désappropriation de son humanité toute donnée, Jésus est dans son être même, et dès le premier instant, œcuménique. M. Zundel aimait à l'exprimer à travers un mot de Fénelon : *«Sa différence, c'est de n'en avoir point»*. En ce sens, Jésus-Christ est *«celui qui n'a pas de frontière, qui n'exclut personne, qui est à l'intérieur de chacun, qui n'a pas de partialité, qui aime également tous les hommes, qui est présent à l'intimité de chacun et qui veut réaliser à travers chacun ce Royaume parfait qui est le Royaume de la charité, de la bonté et de l'amour»* (5). Il est universel dans sa personne même. Il est aussi le second Adam (Rm 5,12-20 ; 1Co 15,45-48) en qui toute l'humanité est renouvelée, passant de la mort à la promesse de vie, et par qui tous les hommes sont reliés au centre éternel de Dieu où toutes les intimités humaines se rencontrent (6).

Cette universalité du Christ en son être même se manifeste principalement pour M. Zundel dans le lavement des pieds, le commandement nouveau et l'eucharistie (7). Au Jeudi-saint, Jésus se dépouille de tout, revêtant le plus humble service, s'agenouillant au pied des apôtres et par eux au pied de l'humanité entière. Il montre par là l'infini respect de Dieu lui-même pour la dignité et la liberté de chaque homme et Il invite les hommes à faire de même dans un engagement universel. En disant : *«Aimez-vous les uns les autres comme Je vous ai aimés»*, Il engage ses disciples à vivre, comme Lui, un amour sans frontières. Dans l'eucharistie, Il communique aux hommes l'ouverture absolue de la croix où Il donna sa vie pour que tous les hommes soient sauvés.

Etre chrétien, donc œcuménique

C'est dans cette ligne que les chrétiens sont appelés à vivre l'œcuménisme le plus large. Le Christ nous entraîne à être à notre tour universels, à vivre un amour qui n'ait aucune limitation a priori. *«Il est impossible d'aborder Jésus, impossible de Le rencontrer, impossible de Le reconnaître sans vivre en Lui des liens universels, sans vivre en Lui cet œcuménisme consubstantiel, sans vivre en Lui cet amour sans frontières et sans partialité»*(8).

Dès lors, le premier mot d'un vrai œcuménisme, c'est l'union profonde, essentielle avec le Christ, qui nous arrache à nous-mêmes et nous universalise. *«C'est dans une union mystique avec le Christ que l'œcuménisme peut trouver son aboutissement. Sans cette désappropriation de nous-mêmes, (...) l'œcuménisme n'est plus que bavardages»* (9).

Mais peut-être faut-il remonter plus avant, dans la structure même de l'homme, entendue en sa profondeur essentielle. Car pour M. Zundel, chaque homme, au plus intime de son être, là où respire le mystère de la Présence, est relié à tous les autres chez qui respire la même Présence. Chaque homme est un centre, relié aux autres centres par Celui en qui tout est relié. Chaque homme est universel, dès lors qu'il est le plus personnel et qu'il accède aux couches les plus profondes de sa vocation. Il perçoit alors l'appel inscrit en son être de vivre en forme de don, d'accueil et de respect de tous les autres, de vivre sous le signe de la générosité partagée, puisque tous les hommes doivent pou-

voir avoir accès à la réalisation de leur égale dignité. En ce sens, l'œcuménisme fait partie de la vocation humaine avant même d'être un appel spécifique en Christ.

Mais la connaissance du Christ et l'engagement en Lui et avec Lui comportent une grâce particulière. En effet, le Fils de l'homme, le second Adam montre clairement ce que l'homme ne fait qu'entrevoir. Par son humanité toute désappropriée et toute aimante, Il signifie le respect de la dignité de tous les hommes, le consentement à leur liberté et surtout l'unité possible au travers du dépouillement qui permet l'humble service de tous dans la non-violence, dans la non-possession, dans un amour qui n'érige pas de barrières. Dès lors, le chrétien se trouve invité par la présence et l'action du Christ à une largeur de cœur et à une soif d'unité qui prennent une amplitude immense.

Un homme sensible à la question de l'unité des chrétiens.

«L'union de tous les hommes»

Dans la mesure où M. Zundel ancre l'œcuménisme dans la structure même de l'être et de la communication du Christ, dans la mesure où il en voit l'appel dans l'existence même de l'homme en son plus authentique déploiement, il est cohérent que son œcuménisme s'étende à toute l'humanité et à toute l'histoire et qu'il ne se limite pas à des questions de compréhension, d'entente, de négociation entre les Eglises chrétiennes. *«L'œcuménisme n'est pas l'union des chrétiens, mais l'union de tous les hommes, car le chrétien est celui qui prend toute l'humanité en charge. (...) La solution chrétienne est la seule solution du problème humain. Nous ne le disons pas parce que nous sommes chrétiens, mais parce que le Christ seul a touché au plus profond de l'homme en lui donnant une grandeur infinie dans une humilité totale»* (10). Autrement dit, embrasser toute l'humanité par l'humble chemin du service, tel est le chemin de l'œcuménisme en Christ.

Il s'agit donc de vivre l'œcuménisme à l'échelle de tous les problèmes humains, en dialogue avec tous les hommes, toutes les religions, tous les chercheurs de vérité, d'unité, de concorde. Ils ont tous leur part de sagesse, de recherche, d'aspiration à un monde renouvelé dans la paix. Il s'agit de le vivre dans la ligne même de ce que Dieu nous a révélé de Lui, à savoir cet amour qui est tout accueil, tout offrande, tout don. Dès lors, *«il ne s'agit pas de plier les esprits à notre mode de pensée, il s'agit d'apporter à tous les hommes l'espace illimité où ils découvriront leur liberté créatrice»* (11). En fait, il s'agit de permettre à chaque homme d'accomplir son humanité

en sa vraie profondeur et signification. Par là même adviendra l'unité, car tous seront reliés par la fine pointe de l'ouverture du cœur. Cette centration commune dans l'intériorité universelle de l'amour est le seul lieu possible, pour l'abbé Zundel, de l'unité dans le respect de la diversité. Toute autre forme qui passe par la négociation, la répartition du pouvoir et de l'influence, la discussion acharnée de la vérité ne saurait être que radicalement provisoire, car elle ne va pas jusqu'à la racine de ce qu'est l'homme et de ce qu'est Dieu.

Le dialogue, un chemin subtil

Quel est le rôle de l'Eglise et des chrétiens au sein de cette ample perspective ? Il est fait de dialogue et de service. L'Eglise est appelée au dialogue. Elle doit se faire *«conversation»*, selon le beau mot de Paul VI. Encore faut-il s'entendre sur ce que signifie dialogue. M. Zundel en a une conception particulièrement large. Le dialogue n'est pas une confrontation dans la certitude de la vérité. Car en fait, tous défendent noblement la part de vérité qu'ils ont approfondie. Tous veulent rester fidèles. *«Le catholique veut être fidèle à la mission apostolique investie dans la hiérarchie, dans l'épiscopat uni à Pierre. Le protestant veut être fidèle à la Parole de Dieu dans la Bible. L'orthodoxe veut persévérer dans une tradition divine exprimée dans les grands conciles œcuméniques et vivante dans les sacrements»* (12). Et M. Zundel ajoute qu'ils ont raison d'être fidèles. Mais il pose la question : *«Pourquoi ces fidélités ne se résolvent-elles pas toutes et immédiatement pour l'unité ? C'est que l'on n'est pas encore allé assez profond. Fidélité à quoi, à qui faut-il être fidèle ?»* (13). Il faut être fidèle à ce Dieu dont Jésus nous a révélé le visage, ce visage de dépouillement, de pauvreté et de totale désappropriation.

Dès lors, le dialogue doit commencer par une ouverture fondamentale, celle même qui prend source dans l'amour de Dieu. C'est la seule manière pour communier à un autre dans la liberté et sans violence aucune. Car dès que nous lui imposons d'entrée de jeu nos limites, nos frontières, nos préjugés, nous induisons chez lui un mouvement de recul, de défense, de fermeture. Il reflue vers sa propre certitude. M. Zundel exprime cette nécessité de l'ouverture dans un texte d'une très grande force que je me permets de citer assez longuement.

«Nous offrons le dialogue aux communistes - oui, mais bien sûr, nous répudions l'athéisme. Nous offrons le dialogue aux non-chrétiens, mais bien sûr nous ne cesserons pas d'affirmer la nécessité de Jésus-Christ. Nous offrons le dialogue à nos frères chrétiens non-catholiques, mais bien sûr nous ne cesserons de proclamer la nécessité de Pierre. Et finalement, tous ces cercles qui vont en s'élargissant, en s'éloignant de Rome, gravitent pourtant autour de Rome, autour de la primauté de Pierre, parce que c'est là l'institution divine et qu'on ne peut pas demander moins à un souverain pontife que de croire à la primauté de Pierre dont il occupe la chaire. Et, sans aucun orgueil, sans aucune étroitesse de cœur ou d'esprit, en toute bonne foi et dans une volonté passionnée de dialogue, on rend le dialogue pratiquement inefficace, parce que, s'il est entendu que vous m'acceptez, moi communiste, mais que déjà d'avance vous condamnez mon athéisme ; si vous m'acceptez, moi non-chrétien, bouddhiste ou shintoïste, mais si d'avance le Christ est nécessaire dans votre affirmation ; si vous m'accueillez, moi orthodoxe ou protestant, mais que d'avance vous ne pouvez pas imaginer l'Eglise sans la primauté de Pierre, le dialogue est déjà impossible, puisque, finalement, il n'y a qu'une position, c'est la vôtre» (14).

Que l'on comprenne bien. Il n'est pas question de brader ou de mettre sous le boisseau la part de vérité qu'une personne ou une communauté vit, ni le fait que Dieu ait fait révélation de son dessein en Jésus-Christ. Mais, pour juste qu'elle soit, cette vérité n'est que fragment, n'est qu'un éclat de l'infinie lumière de Dieu. D'autres fragments peuvent exister ailleurs par d'innombrables chemins de sagesse qui sont d'une grande noblesse. Il s'agit donc d'aller ensemble plus loin et plus profond jusqu'à la racine même, inexprimable, de la générosité de Dieu et de la vocation de l'homme. En ce sens, le dialogue, c'est regarder ensemble vers le cœur de Dieu en passant par le cœur de l'expérience humaine, en assumant la clarté indicible de la Révélation.

En ce sens aussi, dire la vérité qui nous habite dans la confiance en la communication que Dieu nous a faite de Lui-même, c'est faire l'humble proposition d'un chemin de bonheur, de lumière et de paix dans le respect absolu des destinataires et de leurs cheminements de sagesse et d'amour. C'est d'ailleurs l'authentique manière d'annoncer l'Evangile, car, dit M. Zundel, *«personne n'acceptera le christianisme si d'abord il le met dans une position d'infériorité, s'il est humilié dans sa sensibilité, dans sa recherche»* (15).

La mission de l'Eglise : une démission

Dans cette perspective, il est clair que l'attitude fondamentale de l'Eglise et des chrétiens ne peut être qu'une attitude de service. M. Zundel aime à l'exprimer au travers d'un jeu de mots qui lui est cher : la mission de l'Eglise est une démission. Elle est en quelque sorte un effacement devant l'humanité sans frontières du Christ, qui seule est capable de rejoindre tous les hommes par la charité divine universelle, dont elle est investie. *«Si l'Eglise ne peut accomplir sa mission que par une démission, il ne s'agit pas de savoir si une partie l'emportera sur l'autre, si un seul dominera l'autre, mais si tous, jusqu'à la racine de l'être, nous serons dévêtus de nous-mêmes pour être revêtus de Jésus-Christ»* (16). Cette *«démission»* concerne principalement deux aspects de la vie de l'Eglise : le service de la Parole et celui de la charité.

Dire la Parole, c'est la dire à partir du plus intime du cœur. C'est la dire en faisant fond sur le silence de l'amour. C'est la dire dans un infini respect de l'autre, dans le souci de l'accomplissement et du salut de chacun. C'est un humble témoignage, une offrande de liberté sans moyen de puissance. C'est un partage qu'ose le croyant dans la conviction qu'il est au service de la libération de l'homme en toutes ses dimensions personnelles et sociales. La Parole se donne *«de façon agenouillée»*, dit M. Zundel. *«Si tous nos frères et amis orthodoxes, protestants, juifs et même musulmans, bouddhistes et shintoïstes pouvaient entendre ce message sous cette forme agenouillée, s'ils pouvaient vraiment constater et éprouver que nous sommes tous en état de démission, comme le problème de l'unité serait simplifié et comme il semble que s'approcherait sa solution»* (17).

Le service de la charité est conjoint à ce service de la Parole. Il en est l'attestation. Il est même plus fondamental, car, s'il est vécu dans la gratuité, il a tout à donner et rien à défendre. Il ouvre les cœurs et rapproche les personnes dans une liberté que suscite la générosité. Nous pourrions prendre ici à témoin le Père de Foucauld, dont la bonté quotidienne au cœur du Sahara a permis aux Touaregs d'envisager la grande bonté de son Dieu. C'est dans cette perspective que, pour M. Zundel, le lavement des pieds se trouve au cœur de l'œcuménisme, surtout là où il est difficile de parler du Dieu de Jésus-Christ à mots

découverts. Le lavement des pieds, c'est le service gratuit de l'amour et de la justice pour que l'autre soit mieux accueilli, mieux reconnu, qu'il atteigne à la joie et à la conscience profonde de sa dignité dans l'amour de Dieu. L'œcuménisme (en particulier quand les mots ne sont pas possibles), c'est cela : «*Laisser transparaître Dieu sans rien dire, vivre l'agenouillement du lavement des pieds (...), sans aucune espèce d'attitude préconçue, vivre au milieu des autres la joie de notre humanité, sachant qu'en Dieu elle trouve son fondement, sa noblesse, sa grandeur et son éternité, et que tout ce qui nous est demandé, c'est de rendre la vie plus belle et les autres plus heureux*» (18).

Au-delà de l'œcuménisme

A l'écoute de Maurice Zundel, nous nous trouvons emmenés au-delà de l'acception habituelle du mot œcuménisme. C'est que son souci va plus profond que l'accord entre les chrétiens sur les vérités et les pratiques de la foi, même si cette recherche est précieuse et nécessaire. Pour cette démarche d'accord, il a le plus grand respect, mais il lui semble qu'elle ne va pas assez loin. M. Zundel veut aller jusqu'au cœur. Pour lui, le cœur de l'Evangile, c'est Quelqu'un. C'est le Christ avec son humanité sans frontières, venu pour rassembler tous les hommes. Dès lors, l'œcuménisme ne peut être que coextensif à toute l'humanité, assumée dans le cœur du Christ. Et il ne peut se jouer que d'une façon interpersonnelle : en mettant en contact les personnes avec la Personne même du Christ par le chemin silencieux de la charité et par le chemin de l'humble proposition de la foi.

Pour les chrétiens d'aujourd'hui, l'appel œcuménique n'est-il pas de regarder plus en avant, vers l'unité de l'humanité dans la paix et la justice ? Et de regarder plus profond vers l'infinie libéralité du Christ ? La vraie communion alors ne sera pas faite de négociations sur les zones d'influence ou les organisations des Eglises, mais de l'être-en-Christ pour donner à l'humanité le chemin de la joie.

M. D.

(1) Nouvelle revue apologétique, *n° 641, 1939.*
(2) Ta parole comme une source, 85 sermons inédits, *Anne Sigier, Québec 1987, p.140.*
A part les textes cités aux notes 1, 4 et 7, toutes les autres citations sont tirées de retranscriptions d'homélies ou de conférences enregistrées, non revues par l'auteur.
(3) Conférence à la clinique Bois-Cerf, *Lausanne, 12.5.1973.*
(4) Quel homme et quel Dieu. Retraite au Vatican, *Fayard, Paris 1976, p. 202* ; Je est un Autre, *DDB, Paris 1971, p. 94* ; Ta Parole comme une source, *p. 213.*
(5) Ton visage ma lumière, 90 sermons inédits, *Desclée, Paris 1989, p. 481.*
(6) Vie, mort, résurrection, *Anne Sigier, Québec 1995, p. 78.* Cf **Marc Donzé :** La pensée théologique de Maurice Zundel, Pauvreté et libération, *Genève-Paris 1981, pp. 162-164.*
(7) Quel homme et quel Dieu, *p. 202.*
(8) Vie, mort et résurrection, *p. 78.*
(9) Retraite à *St-Germain, 1974.*
(10) Emerveillement et pauvreté, *St-Augustin, St-Maurice 1990, p. 16.*
(11) Ta parole comme une source, *p. 143.*
(12) *Ibid, p. 431.*
(13) *Ibid.*
(14) Conférence de 1966, publiée in **Marc Donzé** : Témoin d'une Présence. Inédits de Maurice Zundel, *T. II, Tricorne, Genève 1987, p. 25.*
(15) Conférence au *Cénacle de Paris, 1973.*
(16) Conférence, 1963, in Témoin d'une Présence, *p. 26.*
(17) Emerveillement et pauvreté, *p. 76.*
(18) Ta Parole comme une source, *p. 158.*

La préparation à nos communions
et à nos actions de grâces
ne peut être
qu'une oraison sur la vie,
une oraison sur l'homme,
une oraison sur le prochain,
et c'est exclusivement
en nous mettant à son service
au lavement des pieds
que nous nous préparons
à recevoir la présence du Seigneur,
que nous nous ouvrons à elle
et que nous correspondons
à ses intentions.

Maurice Zundel

Scandale de la souffrance : où est Dieu ?

par François ROUILLER, Abbaye de Saint-Maurice

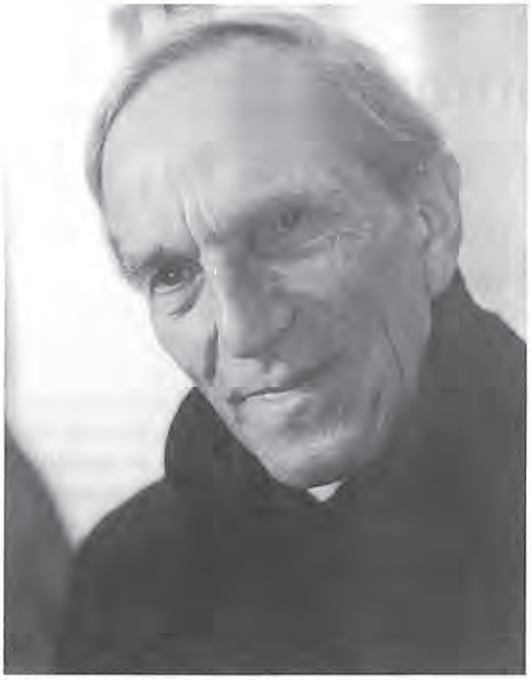
Le mal et la souffrance constituent un scandale qui occupa toute sa vie l'esprit de Maurice Zundel. Il est significatif de constater que presque tous ses ouvrages en traitent, d'une manière ou d'une autre. Dès lors, en un article si court, synthétiser de manière cohérente et théologiquement satisfaisante les réflexions émises par M. Zundel au sujet d'un problème en lui-même déjà si complexe, représente une gageure. Le lecteur voudra donc bien accueillir ce petit développement comme une gerbe de couleurs et de parfums qui donneront peut-être l'envie de rechercher les fleurs qui les ont portés : tant de merveilleuses pages de l'abbé Zundel, qui représentent l'une des pensées les plus nourrissantes qu'il m'ait été donné de découvrir dans la théologie mystique du XXe siècle.

Plus que dans le sens ou les causes de la souffrance humaine, toute la force de la pensée zundélienne et son originalité résident dans le renversement qu'il va opérer : dans l'homme souffrant, c'est Dieu qui souffre. Dieu n'est jamais absent. Dieu compatit. La souffrance ne peut être un argument pour évacuer Dieu, bien au contraire. Car sans Dieu, où serait le scandale ? *«Le scandale du mal n'a de sens qu'en opposition à un bien absolu qui doit exister quelque part».* «Sans Dieu, il n'y a pas de problème du mal. Nous sommes dans un monde où il n'y a personne. Si le mal, à sa manière, existe, Dieu en est la première victime.»* Dès lors, de même que toute réalité doit ouvrir le regard à une dimension infinie qui l'habite et la dépasse à la fois, toute souffrance humaine est une fenêtre qui s'ouvre aux yeux du cœur sur le visage du Crucifié.

M. Zundel avait été très impressionné par la pensée de Camus, de Dostoïevski dans *Les frères Karamazov*, ou de Bielinsky qui pouvait dire qu'une seule larme dans les yeux d'un enfant est la démonstration irréfutable de l'inexistence de Dieu. Si Dieu existe en effet, comment peut-Il «permettre» tant d'atrocités, qui détruisent parfois les êtres les plus innocents ? Non, criera M. Zundel comme un refrain lancinant : *«J'enrage quand on dit que Dieu permet le mal !»*

Dieu innocenté

Dès lors, il consacrera toute son énergie à innocenter Dieu : comment imaginer que Celui qui s'est donné sur la croix pour nous libérer de tout mal puisse finalement accepter (dans sa grande bonté !) de voir



1962. Pour M. Zundel, Dieu souffre dans sa création.

souffrir ses enfants ? Toute sa réflexion va graviter alors autour de ce point fondamental : Dieu, le Dieu d'amour, est innocent de tout mal. Mais, répondra-t-on, puisqu'Il est tout-puissant, au moins peut-on L'accuser de non-assistance à personne en danger ! Impossible, puisque Dieu est totalement bon. L'esprit, de tout côté, se heurte à l'impasse. Il faut nécessairement abolir un terme : soit Dieu n'est pas bon (on contredit alors la révélation du Dieu amour), soit la souffrance n'existe pas (ce que la réalité dans tout son tragique ne saurait nous laisser admettre), soit Dieu n'est pas tout-puissant (mais alors Dieu n'est plus Dieu...).

C'est pourtant bien sur cette dernière affirmation que M. Zundel va construire toute sa théodicée. Non seulement Dieu est innocent, mais Dieu est victime, Dieu est impuissant. Parce que justement Dieu est bon, parce que Dieu est l'amour parfait, Dieu est l'être le plus vulnérable que l'on puisse concevoir. Dieu est cette impuissance crucifiée, victime du péché de l'homme car la toute-puissance d'un Dieu d'amour ne peut être qu'une toute-puissance de l'amour. Et la toute-puissance de l'amour n'a de meilleure image que la toute-puissance du sourire, capable de tous les miracles en une vie qui l'accueille, entièrement désarmé pourtant face à celle qui le refuse. *«La plus grande puissance du monde,* dira-t-il, *c'est justement cela : la sympathie, l'amitié, la bonté, l'amour. Mais c'est une puissance que n'importe qui peut réduire à l'impuissance. Il suffit de se fermer, de se boucler en soi-même.»*

Ainsi, *«Dieu ne peut que d'être frappé, que de mourir, parce que son action, c'est son amour, parce que son être tout entier n'est que son amour et que l'amour est sans effet si ne surgit la réponse d'amour qui ferme le circuit d'où jaillit la lumière.»* Le Dieu de Maurice Zundel devient alors le Très-bas de saint François d'Assise. Un Dieu pauvre, capable de s'émouvoir, Dieu de tendresse et de pitié (Ps 86, 15), un Dieu qui s'agenouille devant l'homme, un Dieu souffrant. Oui, Dieu souffre, victime de tout mal : mal cosmique, mal physique et psychologique, mal moral.

Une amitié refusée

M. Zundel développera toujours la souffrance de Dieu en la découvrant dans le Christ crucifié et dans ce miroir qu'est l'être humain, assuré de ce principe que Dieu ne saurait être moins bon que le meilleur des hommes.

Si, par exemple, nous recevons un livre en cadeau et que nous le revendons, celui qui nous l'a offert, dédicacé, et qui le découvre dans l'étalage d'un bouquiniste verra le prix que nous avons attaché à son amitié ! *«Si nous avions de l'amitié pour lui, nous n'aurions pas vu dans ce livre*

une chose dont on peut faire commerce, dont on peut tirer un bénéfice, nous aurions vu dans ce cadeau une Présence, une Personne, car à travers le cadeau il y avait justement son amitié qui venait à nous et qui appelait la nôtre. Toute la dimension du cadeau, c'est l'amitié. Il est impossible que celui qui vous donne ce livre construise à lui tout seul cette dimension d'amitié. Il faut que notre OUI réponde au sien, que notre amitié aille à la rencontre de la sienne. Alors, le livre sera vraiment un cadeau, le sacrement de la présence et de l'amitié. C'est cela, la création.»

Ainsi, Dieu souffre parce que le cadeau (la création) qu'Il offrit à l'homme est mutilé, par cause du péché de l'homme, et à travers lui son propre amour pour nous. Dieu est blessé comme tout homme est blessé d'un cadeau offert et non reçu. Car en nous créant, Dieu nous a rendus dépositaires *«d'un univers qui, pour l'essentiel, n'est pas encore, qui n'a pas encore atteint ses vraies dimensions, d'un univers jusqu'ici embryonnaire et qui ne pourra s'achever, en avant de nous, que si l'homme et les autres créatures douées d'intelligence (...) accomplissent leur vocation et ferment l'anneau d'or des fiançailles éternelles, en disant oui au Oui éternel qu'est Dieu même.»* Pour M. Zundel, l'univers n'est donc pas ce qu'il devrait être, et Dieu souffre dans cette création pour laquelle Il voulait l'harmonie du jardin d'Eden et du chapitre 11 d'Isaïe, mais qui gémit encore dans les douleurs de l'enfantement (cf. Rm 8, 22). Dieu est victime du mal cosmique.

Plus mère que toutes les mères

Mais Dieu ne souffre pas seulement dans la création, il souffre d'abord en l'homme. *«Cette mère admirable, qui vivait la vie de son fils à un degré unique, était atteinte et frappée par tout ce qui pouvait l'atteindre. (...) Elle ressentait avant lui, en lui, pour lui, plus que lui. Car justement, elle n'attendait plus rien pour elle. Comme elle était pure générosité dans son amour, elle était d'autant plus capable de vivre son fils pour lui. Elle ne souffrait pas pour elle, parce qu'elle ne pouvait plus rien perdre, ayant tout perdu. Elle souffrait pour lui parce qu'elle avait tout donné. C'est ainsi que Dieu souffre.»* Car Dieu est plus mère que toutes les mères : Il ressent donc dans ses entrailles tout ce qui peut nous atteindre. S'Il est blessé, c'est qu'Il est la Vie de notre vie, cette vie entravée, en mal de plénitude. Et s'Il est blessé, c'est aussi parce qu'en chaque homme souffrant, c'est le visage du Christ en croix qui transparaît dans le monde. *«Dieu est le grand compatissant. Celui qui souffre avec nous, en nous, pour nous, avant nous, plus que nous.»* Dieu est donc aussi victime du mal physique et psychologique.

Dieu souffre enfin parce qu'Il est toute pauvreté et donc toute vulnérabilité, comme le sourire qui ne peut que s'offrir, s'exposant au refus devant lequel il reste impuissant. Le péché est ce refus de l'homme de s'ouvrir à sa propre Vie, *«l'échec de Dieu en l'homme détourné de sa vraie Vie et l'échec de l'homme incapable de se joindre sans vivre personnellement sa relation avec Dieu.»* Le péché est ce refus de se libérer de ses déterminismes pour se faire origine de soi-même et devenir ainsi véritablement homme. Il est *«la rupture du lien nuptial que Dieu veut contracter avec nous et, à travers nous, avec tout l'univers.»*

Ainsi, Dieu souffre comme tout amoureux se meurt d'un amour non-partagé. Plus encore, Il souffre dans et pour les pécheurs. Depuis qu'Il s'est eucharistié sur la croix, Il ne cesse de s'offrir en sacrifice pour ceux qui continuent de le crucifier, images de Lui-même qui se mutilent dans ce qu'ils ont de plus beau en eux, et cela au

nom de ce qu'ils appellent la liberté. Et pourtant, si Dieu souffre, jamais Il ne nous condamne. *«Comment voulez-vous qu'une mère condamne son fils ? La mère ira en prison pour lui. Elle mettra la tête sur l'échafaud pour lui. Elle s'offrira plutôt que de livrer son fils. Est-ce que Dieu aurait moins d'amour qu'une mère ? C'est impossible ! C'est pourquoi Dieu se livre sur la croix»*... Cette croix qui *«durera tant que durera notre endurcissement, (qui) durera tant que nous ne serons pas une Présence réelle, (...) tant que nous ne serons pas tous rassemblés en ce seul point qui nous arrache à la durée et à l'espace, ce point d'éternité qui est déjà aujourd'hui la vie éternelle.»* Ce Dieu, toujours donné pour les pécheurs, est donc encore la première victime du mal moral.

Responsables de Dieu

Que faire alors, face au mal et à la souffrance ? Eh bien, si Dieu est fragile, s'il y a en Dieu cette souffrance et cette fragilité infinie, c'est donc que, finalement, *«ce n'est pas nous qu'il faut sauver, c'est Dieu qu'il faut sauver de nous. (...) Eviter le mal, c'est éviter de tuer Dieu, Le décrucifier.»* Ainsi, la souffrance du monde renvoie l'homme à sa liberté, à sa responsabilité : nous sommes responsables de Dieu, nous le tenons dans nos mains comme un oiseau blessé. *«Rien ni personne n'est plus abandonné que Dieu, rien ni personne n'a plus besoin de nous que Dieu. Car toutes les détresses du monde, toutes les misères du monde, toutes les pauvretés du monde n'ont une telle dimension que parce que Dieu est en péril, que Dieu va mourir, qu'Il est crucifié et que nous seuls avons le pouvoir de Le décrucifier et d'en faire un Dieu vivant, un Dieu pascal.»*

Dès lors, par notre sainteté, nous sommes capables de rétablir l'harmonie de l'univers entier. Par l'espace que nous creusons en nous dans l'abandon et la pauvreté, nous pouvons offrir aux souffrants de la terre (donc à Dieu) un espace de chaleur et d'amour. *«J'ai eu faim, J'ai eu soif, J'étais en prison, J'étais en haillons, c'était Moi...»* (cf. Mt 25,36). Par notre pardon, enfin, nous pouvons appeler les pécheurs à s'élever plus haut qu'eux-mêmes et se convertir à ce Dieu qui les aime tant qu'Il poursuit en eux, donc en nous tous, *«son ineffable mendicité d'amour»*.

L'homme n'est pas encore. Telle est finalement pour M. Zundel la racine de toute souffrance. Nous pourrons la combattre dans la mesure où, nous ouvrant à ce que nous sommes, c'est-à-dire à Celui qui nous fonde et nous fait vivre au plus intime de nous-mêmes, nous sauverons de nous-mêmes ce Dieu qui, en nous et plus que nous, souffre d'amour, attendant de nous tous que notre liberté s'engage à refermer par un même amour l'Anneau d'or des fiançailles éternelles.

F. R.

*Les citations sont extraites pour la plupart de conférences inédites, quelques-unes sont tirées de ses ouvrages.

Choisir

peut être acheté au numéro dans les librairies Payot à Genève, Lausanne, Montreux, Neuchâtel, Sion, Vevey, Bâle, Berne et Zurich ainsi qu'à la Librairie œcuménique de Genève.

Le Visiteur

Extrait de la pièce de théâtre écrite par Eric-Emmanuel Schmitt, qui relate la rencontre entre Dieu et Freud. *Actes Sud-Papiers, Paris 1994, 64 p.*

La scène représente le cabinet du docteur Freud, au 19 Berggasse, à Vienne. C'est un salon austère aux murs lambrissés de bois sombre, aux bronzes rutilants, aux lourds doubles rideaux. Deux meubles organisent la pièce : le divan et le bureau.
Cependant, délaissant cet extrême réalisme, le décor s'évanouit à son sommet ; au-delà des rayons de la bibliothèque, il s'élève en un magnifique ciel étoilé soutenu, de-ci de-là, par les ombres des principaux bâtiments de la ville de Vienne. C'est un cabinet de savant ouvert sur l'infini.

——————— scène 10 ———————

(...)

Dans la rue, on entend le bruit d'une poursuite. Un couple est poursuivi par les nazis. Cris angoissés des fuyards. Aboiements des nazis. Freud et l'Inconnu ont un frisson d'inquiétude.

(...)

Freud se lève précipitamment pour aller à la fenêtre.
L'Inconnu s'interpose et lui en barre l'accès.

Non, s'il vous plaît.

FREUD. Et vous les laissez faire !

L'INCONNU. J'ai fait l'homme libre.

FREUD. Libre pour le mal !

L'INCONNU (*l'empêchant de passer, malgré les cris qui s'amplifient).*
Libre pour le bien comme pour le mal, sinon la liberté n'est rien.

FREUD. Donc vous n'êtes pas responsable ?

Pour toute réponse, l'Inconnu cesse brusquement de retenir Freud. Celui-ci se précipite vers la fenêtre. Les cris se calment. On entend seulement les bottes s'éloigner. L'Inconnu s'est laissé tomber sur un siège.

Ils ont arrêté un couple. Ils l'emmènent... (*Se tournant vers l'Inconnu).* Où ?

L'INCONNU *(sans force)*. Dans des camps...

FREUD. Des camps ?

Freud est effaré par cette nouvelle. Il s'approche de l'Inconnu qui est bien plus défait que lui encore...

Empêchez-les ! Empêchez tout ça ! Comment voudriez-vous qu'on croit encore en vous après tout ça ! Arrêtez !

Il le secoue par le col.

L'INCONNU. Je ne peux pas.

FREUD *(véhément)*. Allez ! Intervenez ! Arrêtez ce cauchemar, vite !

L'INCONNU. Je ne peux pas. Je ne peux plus !

L'inconnu se dégage, rassemble ses forces pour aller fermer la fenêtre. Au moins, le bruit des bottes a disparu... Il s'appuie contre la vitre, épuisé.

FREUD. Tu es tout-puissant !

L'INCONNU. Faux. Le moment où j'ai fait les hommes libres, j'ai perdu la toute-puissance et l'omniscience. J'aurais pu tout contrôler et tout connaître d'avance si j'avais simplement construit des automates.

FREUD. Alors pourquoi l'avoir fait, ce monde ?

L'INCONNU. Pour la raison qui fait faire toutes les bêtises, pour la raison qui fait tout faire, sans quoi rien ne serait... par amour.

Il regarde Freud qui semble mal à l'aise.

Tu baisses les yeux, mon Freud, tu ne veux pas de ça, hein, toi, un Dieu qui aime ? Tu préfères un Dieu qui gronde, les sourcils vengeurs, le front plissé, la foudre entre les mains ? Vous préférez tous ça, les hommes, un Père terrible, au lieu d'un Père qui aime...

Il s'approche de Freud qui est assis, et s'agenouille devant lui.

Et pourquoi vous aurais-je faits si ce n'était par amour ? Mais vous n'en voulez pas, de la tendresse de Dieu, vous ne voulez pas d'un Dieu qui pleure.. qui souffre... *(Tendrement.)* Oh, oui, tu voudrais un Dieu devant qui on se prosterne mais pas un Dieu qui s'agenouille...

(...)

Le péché originel chez Teilhard de Chardin et Maurice Zundel

par Gustave MARTELET s.j., professeur de théologie dogmatique, Centre Sèvres, Paris

Peut-on rêver deux chrétiens apparemment plus opposés sur un thème dont on a fait, à tort, le fondement de tout le mystère chrétien ? Paul aurait-il dit en vain : «De fondement, nul n'en peut poser d'autre que celui qui s'y trouve, à savoir Jésus-Christ» (1 Co 3,10) ? Le fondement du mystère chrétien, c'est donc le Christ et non Adam, innocent ou pécheur. Sans doute, le Christ présuppose-t-il Adam, dans la mesure où Adam représente toute l'humanité ; mais Adam n'existerait pas sans le projet que Dieu fait du Christ, en fonction duquel tout est créé. Or, la compréhension, à mon avis insuffisante, que ces deux auteurs ont du rôle du Christ dans la révélation explique l'élément critiquable de leur pensée, par ailleurs si importante.

C'est ainsi que Teilhard fait figure d'extrémiste dans sa critique du péché originel et que M. Zundel se montre un défenseur outré de l'importance de ce péché. C'est donc dans la critique entrecroisée des deux que pourra, sans doute, apparaître le dépassement de leurs insuffisances respectives sur un problème particulièrement délicat. Cela ne peut se faire, à mon avis, que dans le contre-jour d'un athéisme qui semble avoir été négligé par nos deux auteurs. Il faut en déborder la force de négation par l'audace que doivent nous inspirer la profondeur de la révélation et le courage de la foi.

Pour Teilhard, le dogme du péché originel *«dans son expression actuelle»* - ce qui limite d'ailleurs la critique qu'il en fait - *«nous ligote et nous anémie»*, parce qu'*«il représente une survivance de vues statiques périmées au sein de notre pensée devenue évolutionniste. L'idée de Chute n'est en effet, au fond, qu'un essai d'explication du Mal dans un univers fixiste»* (1). Car, poursuit Teilhard, *«dans un monde créé tout fait (...) un désordre primitif est injustifiable.»* Tout étant l'œuvre immédiate de Dieu, nulle place ne peut être trouvée pour une imperfection dont Dieu serait le responsable. *«Il faut chercher un coupable»*, en dehors de Lui. Ce coupable ne peut être que l'homme qui introduit dans le monde la signature de son imperfection et donc, dans ce cas, d'une faute qui ne peut être qu'originelle.

Le Mal, affaire de structure

En revanche, propose Teilhard, *«dans un monde qui émerge peu à peu de la matière»*, le mal n'est plus affaire de liberté mais de structure. Il devient un *«trait»* obligé de ce monde. *«Il a sa place na-*

turelle à la base des choses, puisqu'il représente, aux antipodes de Dieu, les virtualités diffuses de l'être participé : non pas les débris d'un vase brisé, mais l'argile élémentaire dont tout sera pétri.» Dès lors, *«la faiblesse originelle, pour la créature, est en réalité la condition radicale qui la fait naître à partir du Multiple (...) Projetée sur un tel univers où la lutte contre le Mal est la condition sine qua non de l'existence, la croix prend une gravité et une beauté nouvelles. Non plus l'ombre mais les ardeurs de la croix.»*

Il y a de l'éclairant et du très éclairant dans ce propos de Teilhard. Car le fait que Dieu est créateur n'implique pas que son œuvre soit immédiatement parfaite. Sans doute, comme dit la Genèse, cette œuvre est *«bonne»* et, dans le cas de l'homme, même *«très bonne»*, mais cette approbation n'implique pas la perfection absolue de ce qui est ainsi désigné ; elle vise plutôt le bienfait d'exister, même si cette existence est imparfaite et donc encore faillible. A juste titre, Teilhard évite d'attribuer au *«péché originel»* le caractère encore inachevé d'un monde créé par Dieu dans cet inachèvement. Celui-ci n'a rien d'un péché mais relève simplement du caractère fini du monde, caractère que Teilhard identifie au *«Multiple»* initial.

Dieu, victime du mal

Cependant, en contribuant à rétablir un équilibre qu'*«une présentation courante»* du péché originel compromet, Teilhard ne rend pas suffisamment compte de la manière dont la liberté peut fausser le sens radical de notre création. Le péché serait-il seulement, comme il le suggère, une conséquence du Multiple en voie progressive d'unification ? Nulle faute, dès lors, en cela, mais l'effet d'une condition naturelle que le Christ nous aiderait à dépasser ; rien d'autre en notre liberté qu'un destin dont le Seigneur serait l'antidote bienheureuse ! Je simplifie à dessein pour faire sentir que le tragique inhérent à la présentation coutumière du péché originel est, pour Teilhard, réellement résorbé.

Pour M. Zundel, au contraire, la nature, ou ce que Teilhard appellerait la montée du Multiple, serait plutôt en nous de l'ordre du pré-fabriqué dont il s'agit de s'affranchir. Pour lui, en effet, la liberté est le tout de l'homme en tant qu'il doit vivre de l'esprit. C'est pourquoi, la façon dont Adam s'engage librement par le péché originel est une catastrophe qui concerne toute l'humanité et, par elle, la totalité corrélative de l'espace et du temps. *«Toute la création, du fond des âges et des espaces, prenant corps et s'apprêtant à entrer en esprit et n'étant plus aimantée par l'amour, retombe sur elle-même, foudroyée par son propre refus, dans une sorte de convulsion ontologique - comme le voile du temple qui se déchire par le milieu - et c'est peut-être cela la profondeur du mal et le commencement de l'histoire humaine.»* Le péché originel, vu par M. Zundel, est comme *«un moment d'éternité»*. Ce que Teilhard nie pour libérer les hommes, M. Zundel l'affirme en vue d'innocenter Dieu. Pour lui, la victime du péché originel et de la mort qui en résulte dans l'histoire, c'est moins l'homme que Dieu. Il écrit : *«C'est pourquoi je suis infiniment gêné («j'enrage») quand j'entends dire : «Dieu permet le mal !» Mais non ! Dieu ne permet jamais le mal, il en souffre, il en meurt, il en est le premier frappé et, s'il y a un mal, c'est parce que Dieu en est d'abord la victime»* (2).

Point de vue juste et profond que l'agonie de Jésus confirme, mais qui ne saurait être exclusif. Sans doute, l'amour de Dieu est assez infini pour souffrir du mal que nous nous infligeons par le péché. Cependant, dans l'agonie elle-même, c'est moins de l'innocence de Dieu qu'il s'agit que de sa compassion. La misère du péché,

1960. Une vie qui s'inscrit dans la perspective des prophètes passionnés de l'homme et de Dieu.

si misère il y a comme nous le savons par l'expérience et par la foi, est misère de l'homme avant d'être misère de Dieu. Ou plutôt, elle est misère pour Dieu parce qu'elle est d'abord misère pour l'homme. L'oubli que fait Teilhard de l'importance du péché dans l'histoire humaine, et qu'il faut corriger, ne peut pas l'être vraiment par le seul transfert que M. Zundel opère en Dieu du mal que se fait l'homme.

Le Christ, causalité fondatrice

Une question demeure ainsi entière, celle de la responsabilité de Dieu, auteur de la création. En dépit de l'innocence divine, postulée par l'abbé Zundel pour éclairer la question du mal, celle-ci reste entièrement posée. La responsabilité de Dieu, Teilhard veut l'alléger en refusant de voir en Lui un culpabilisateur inaugural. En celà, il a, par rapport à M. Zundel, parfaitement raison, surtout quand il invoque à son appui les épîtres de captivité et le prologue de saint Jean. Il laisse cependant irrésolu le fait que notre finitude s'engage réellement dans le péché. M. Zundel, pour sa part, qui ne se masque pas, comme Teilhard risque parfois de le faire, la gravité spirituelle du péché, l'exagère pourtant. Il ne nous montre pas vraiment que la liberté de l'homme, conditionnée par la nature, n'est pas une liberté angélique, mais qu'elle est une liberté relevant des faiblesses excusables *«de la chair et du sang»* (He 2,5).

Ces deux penseurs sont, chacun à leur manière, excessifs, mais ils possèdent jusque dans leur outrance une valeur propre. Teilhard pèche par défaut, mais son défaut est un défaut libérateur puisqu'il met en lumière la finitude humaine qu'on risque d'oublier en parlant de manière emphatique du péché d'origine. M. Zundel, quant à lui, pèche plutôt par excès, mais cet excès lui permet de discerner une profondeur que néglige Teilhard. En somme, chez les deux, se fait jour une commune erreur qui consiste à doter Adam, dans le péché originel, d'une causalité proprement fondatrice qui ne revient qu'au Christ : Teilhard ne la refuse si radicalement en Adam, que parce qu'au fond, il se sent encore menacé par l'importance excessive qu'on lui attribue d'ordinaire ; M. Zundel, tout en projetant les effets du péché et du mal dans le cœur de Dieu, ne

peut s'empêcher de leur donner, dès l'origine, des profondeurs d'apocalypse.

La question qui se pose à partir de ces deux auteurs, ainsi interprétés, est sans doute la suivante : comment penser le naturel de notre finitude, sans tomber dans un certain naturalisme, et comment reconnaître l'anomalie profonde du péché, sans tomber dans un certain catastrophisme originel ? En réalité, ces deux extrêmes, apparemment contradictoires, impliquent un arrière-fond commun de polémique, qui masque une vraie profondeur du message. En elle, les deux aspects disloqués du mystère doivent pouvoir trouver leur réconciliation trinitaire, s'agissant non seulement du péché, comme le désire M. Zundel, mais s'agissant aussi de ce *«Multiple»*, de notre finitude qui ne doit pas conduire à banaliser le péché, comme on peut reprocher à Teilhard de le faire. Pour obtenir cette réconciliation, une difficulté, dont ni Teilhard ni Zundel ne semblent tenir compte, peut servir de chemin.

La souffrance innocentée

Dès avant Feuerbach, Marx, Nietzsche, Freud ou Camus, un Jean-Paul Richter, à la fin du XVIIIe siècle, inaugure une forme redoutable d'athéisme qui s'inspire du cri d'abandon que Jésus, avant de mourir, a poussé sur la croix. Tandis que le Moyen-Age a vu dans la détresse de Jésus la compassion de Dieu pour nos souffrances d'hommes, Jean-Paul Richter y trouve un argument pour affirmer, au contraire, le silence et l'absence de Dieu. En effet, à l'appel de Jésus : *«Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?»* (Mt 27, 50), Richter prétend que Dieu ne répond pas et que son silence révèle à Jésus qu'il s'est trompé sur Dieu qui ne peut être là pour lui répondre (3).

Le silence dont Richter s'autorise pour nier l'existence de Dieu est, en réalité, le silence d'un «dieu» construit par le déisme pour remplacer le Dieu supposé révolu de la révélation. Le fait que ce «dieu», construit par les hommes, et qui n'a rien à voir avec le mystère authentique de Dieu, est présumé absent du mystère de la croix ne nous étonne pas. En effet, le seul Dieu qui peut être présent au Calvaire, c'est le *«Dieu caché d'Israël»* (Is 45, 15), invoqué dans le Psaume 22. C'est à lui que Jésus, ayant poussé son cri d'abandonné, remet son esprit. Il est sûr, en effet, que ce Dieu étant le Dieu *«vivant et vrai»* (Jn 17,2) saura et pourra l'arracher au pouvoir effrayant de la mort et se révéler de la sorte comme le Père de la résurrection et de la gloire. Cette gloire, cependant, ne sera pas une gloire de puissance, mais la gloire d'un amour divinement donné.

Si la souffrance de l'agonie est bien, comme l'a vu M. Zundel, la souffrance d'un Dieu victime du mal que l'homme se fait par le péché, le cri d'abandon sur la croix est, en revanche, le cri d'un Dieu qui découvre en sa mort ce qu'a de scandaleux pour l'homme le fait de mourir, et pas seulement de pécher. Ainsi, nous trouvons-nous innocentés de n'être dans la souffrance et dans la mort que des humains scandalisés.

Le Dieu de Jésus-Christ, par son abandon sur la croix, avant de s'innocenter Lui-même, comme tend à le penser M. Zundel, innocente par son cri de mourant la souffrance du monde, si elle est injustement accusée. En effet, qui ne serait d'accord de nos jours pour reconnaître et la grandeur de la nature et son caractère révoltant, par la place qu'y tiennent la souffrance et la mort dont l'homme apparaît finalement la victime ? Qui pourrait accepter que l'homme, par un péché si grand qu'il soit à l'origine, puisse être tenu responsable d'une telle condition ? Le penser revient à construire l'obstacle insurmontable au mystère de Dieu, obstacle sur lequel un Richter s'est brisé, faute d'avoir pu donner

sa foi à l'Agapé trinitaire. Seul ce Dieu a le cœur assez grand pour accepter d'être mis en question par la douleur de l'homme, comme Job l'a fait.

La croix, notre humanité

En ce sens, Teilhard a eu raison de nier que la mort biologique dépendait du péché, s'il est vrai que le Christ lui-même peut crier sur la croix sa détresse de mourir, sans pour cela offenser le mystère de son Père. Il nous dispense aussi de prendre pour responsable du fait de mourir un homme qui, dans ce monde, en est à vrai dire la victime. Mais que l'homme soit victime dans la mort biologique, qui fait gémir le Christ et que son Père détruit dans la résurrection, ne saurait supprimer le fait que ce même homme est capable de se détruire spirituellement lui-même par le péché et de devenir de la sorte, comme l'a vu M. Zundel, au contraire de Teilhard, le propre auteur de sa *«décréation»*. Toutefois, pour que la responsabilité du péché soit vraiment acceptable par l'homme dans l'histoire, il faut que Dieu lui-même veuille bien mesurer, en éprouvant la mort, la responsabilité qu'Il a prise, comme Créateur, du caractère mortellement inachevé encore de sa propre création. Il le fait à coup sûr, puisqu'Il n'a jamais voulu créer en dehors du mystère de Celui qui porte non seulement le poids de nos péchés, mais aussi la détresse finale de notre mortalité, mortalité qu'Il engloutit dans sa résurrection. Dès lors, il nous devient possible dans le Christ et dans le don de son Esprit, de ne pas en rester avec Dieu sur la révolte, en soi-même explicable, qu'inspire un monde où naître n'aurait d'autre issue que celle de mourir. Il devient possible, en outre, de reconnaître notre tort quand nous refusons un amour qui nous assume et qui nous sauve.

Dépasser le contresens de Richter, concernant le cri de Jésus sur la croix, c'est donc justifier aussi Teilhard, dont nous sommes partis, quand il refuse de voir toute douleur mortelle de notre finitude comme une conséquence du péché. Mais justifier ainsi Teilhard n'est pas récuser pour autant la gravité réelle de la *«décréation»* de l'homme par le péché qu'a décrite M. Zundel. Par ailleurs, accepter le fait de nos dénis de Dieu, de nous-mêmes ou des autres - c'est cela le péché - ne doit pas nous conduire à oublier, comme tend à le faire de son côté M. Zundel, qu'il y a de l'*«innocence»* en l'homme et pas seulement en Dieu. Car la souffrance et la mort découlent en partie, comme l'a vu Teilhard, du caractère inachevé et pas seulement pécheur de notre finitude. Sinon, comment éviter un des scandales qui peut conduire tout droit à l'athéisme ?

Ce scandale consisterait à croire que l'homme dans la souffrance et dans la mort est abandonné de son Dieu et même condamné par Lui, alors que la croix de Jésus, inséparable de sa résurrection, nous révèle au contraire que Dieu lui-même ressent, assume, pardonne et transfigure en nous finitude et péché, par l'incorporation de son Fils à notre humanité.

G. M.

(1) Christologie et Evolution. Œuvres, *Tome X, pp. 98 - 104.*

(2) Je est un autre, *Sigier, Ste-Foy Québec 1986, pp 117 - 124.*

(3) **Claude Pichois**, l'image de J. P. Richter (1763-1825) dans *Les lettres françaises, José Corti 1963.*

Incidences d'une théologie libérante

par Jules BULLIARD, aumônier de cliniques, Lausanne

L'apport de la pensée de Maurice Zundel sur mon esprit et sur mon ministère fut comme un printemps théologique et spirituel, comme une bouffée d'air frais, une respiration hors du moule dogmatique dans lequel nous avions été quelque peu enfermés, au temps de notre formation. Ce printemps théologique a inauguré, en moi qui ai fréquenté ce maître, qui l'ai écouté, lu et médité, un véritable retournement de perspective, une libération.

La conception et la pratique du ministère pastoral sont, à l'évidence, fonction directe de l'image que l'on se fait de Dieu et de l'homme - ce couple indissoluble, dans la pensée de Jésus - que, trop souvent, nos discours et même nos liturgies séparent pour mieux, pense-t-on, glorifier Dieu.

Dieu et l'homme furent justement les deux thèmes majeurs de la réflexion et du message de M. Zundel. «*Pour la plupart des hommes,* affirmait-il, *Dieu est plus une interrogation qu'une réponse.*» Parmi les chrétiens, beaucoup en sont restés à la conception du Dieu de la Bible, du Dieu d'Israël. Ne serait-ce pas qu'ils aient été plus sacramentalisés qu'évangélisés ? Face à ce constat d'échec tragique, M. Zundel a livré un véritable combat pour nous délivrer des fausses images de Dieu, que les Eglises chrétiennes occidentales n'ont guère tenté d'éradiquer des esprits. Leur «pédagogie» ne fut d'ailleurs pas toujours innocente. Elle visait souvent à culpabiliser les fidèles pour mieux dominer leur conscience. Avant l'incarnation du Fils de Dieu, en Israël comme dans toutes les civilisations païennes, on ne savait pas envisager la grandeur autrement qu'en forme de domination. Les hommes se sont donc construit un Dieu à l'image de la pyramide. Tel un pharaon, un maître absolu, un potentat, Il surplombe tout, Il nous écrase de sa majesté et de sa puissance. Il règne sur une poussière innombrable de sujets, sans dialogue ni relation avec les hommes, sinon celle des rapports de dominant à dominés.

Le nouveau Dieu

Inlassablement, Maurice Zundel nous a montré qu'à la venue de Jésus, nous avons changé de religion, parce que nous avons changé de Dieu. Il a eu ce mot audacieux : «*Jésus a évangélisé Dieu*». En effet, Jésus nous a fait passer du Dieu tout-puissant, riche de tous les biens, qui se suffit à Lui-même, à qui rien ne résiste et que rien ne peut troubler dans sa félicité, au Dieu pauvre, qu'il révèle en Sa personne : un Dieu qui n'a rien, qui ne peut rien posséder ni prendre, un Dieu qui n'est plus le rival de l'homme, qui n'est jamais une menace, un interdit, une limite, un rouleau com-

presseur, mais un Dieu partenaire et complice de l'homme ; un Dieu fragile, vulnérable et désarmé que nous pouvons blesser ; un Dieu qui est à notre merci, qui s'est remis entre nos mains, nous est confié et nous demande de le protéger, de le défendre et de le sauver du mal en nous-mêmes et dans le coeur des autres ; un Dieu, enfin, dont la grandeur infinie est un amour total et sans frontières, une générosité où seuls comptent le don et l'oubli de soi, qui attend éternellement notre consentement à L'accueillir et à vivre en Lui, qui est la Vie de notre vie.

Les activités humaines, comme une liturgie.

Une nouveauté radicale, là encore. Jésus nous fait passer du Dieu extérieur à l'univers et à l'humanité, au Dieu intérieur au cœur de l'homme, respectueux de sa liberté et de l'inviolabilité de sa conscience pour engager avec lui un dialogue d'amitié. M. Zundel n'aura de cesse d'évoquer la rencontre de Jésus et de la Samaritaine, où cette révélation majeure nous est donnée. Ou encore l'expérience mystique de saint Augustin, qui découvre qu'il est lui-même, dans toutes ses dimensions, à l'instant où il rencontre, aux tréfonds de son intimité, le Dieu qui était toujours là, alors que lui était dehors.

J'en tire deux conclusions. Le premier acte du culte de tout homme est de prendre conscience de la Présence intérieure à lui-même, dans laquelle s'enracinent sa dignité et sa valeur. Il me paraît aussi évident, qu'avant de déverser, à longueur de temps, des masses de lois, d'obligations et d'interdits sur les gens, pour les ramener au sein de l'Eglise et les inciter à mener une conduite morale plus haute, il est de nécessité urgente de leur révéler le vrai visage de Dieu qui les aime, les attend et ne les abandonnera jamais.

Avec l'abbé Zundel, on est aux antipodes du «Dieu-objet» de certains discours théologiques, du «Dieu que l'on met sur la table», qu'on soupèse et analyse, oubliant que le Dieu de Jésus, le Christ, est essentiellement une découverte à faire et une expérience à vivre amoureusement !

Un nouveau regard sur l'homme

Le deuxième versant de la pensée de M. Zundel, c'est l'homme, sanctuaire de la Divinité qui fonde - à jamais - à un degré éminent, sa grandeur, sa dignité, son inviolabilité et son respect absolu. M. Zundel, qui a confessé qu'il croyait en Dieu parce qu'il croyait en l'homme, a dû, s'il la connaissait, faire sienne l'affirmation de Marcel Jouhandeau : *«Dieu est grand, moi aussi»*. Il nous demandait toujours d'aller au-devant de l'homme dans le visage même que Jésus a de lui. *«Jésus,* dira-t-il, *a la passion de l'homme. Sa religion, c'est la religion de l'homme.»*

Les pages de l'Evangile où Jésus nous révèle la vraie grandeur de l'homme, ce sont d'abord celles où Il s'identifie à l'homme qui est dans le besoin et qui souffre : celui qui a faim, c'est Moi ; celui qui a soif, c'est Moi ; celui qui est nu, c'est Moi ; celui qui est en prison ou malade, c'est Moi (cf

Mt 25). Puis, c'est l'agenouillement de Jésus, lavant les pieds de ses disciples, geste qu'Il nous demande de réitérer nous-mêmes. C'est enfin la croix du calvaire qui est, dit M. Zundel, la mesure de la grandeur de l'homme. Aux yeux de Dieu, toute vie humaine, même abîmée par l'âge, les infirmités ou la maladie, a valeur infinie. Parce que Dieu, en son Fils crucifié, a pesé toute vie humaine au poids de sa propre vie divine. L'abbé Zundel aura cette affirmation étonnante et magnifique : *«Dans l'émerveillement et l'action de grâce, je crois, mon Dieu, à l'équation sanglante du calvaire où, par le don total de ton Fils, tout homme devient l'égal de Dieu.»*

L'homme est sensible au regard de Jésus sur l'homme, cette nouveauté de l'Evangile qui est la glorification de la vie. *«La vie, Jésus l'a prise, Il l'a glorifiée, Il l'a transfigurée et lui a donné une dimension infinie, afin que nous puissions la vivre avec un émerveillement continuel et une passion infinie.»*

Le quotidien sacralisé

Ainsi, *«Jésus a glorifié le travail le plus humble : Il est un ouvrier qui a passé la plus grande partie de sa vie dans ces travaux communs, propres aux hommes les plus humbles, estimant qu'Il n'était pas indigne de Sa personne - à la fois pour glorifier Dieu et pour sauver les hommes - de mettre simplement la main à la pâte, de gagner son pain comme tout le monde et de consacrer la presque totalité de son existence au travail manuel, à ce labeur matériel qui donne au monde le visage de l'homme et qui permet à l'homme de s'incarner, en quelque façon, dans la matière.»*

«C'est encore de la même manière que Jésus a pris l'amour humain et qu'Il en a fait un sacrement. Cet amour humain, si souvent instinctif et passionnel, cet amour fragile et vulnérable, Jésus n'a pas jugé, pour autant, qu'il fût méprisable et condamnable. Au contraire, en consacrant l'amour humain, Il a voulu révéler à l'homme et à la femme toute la splendeur du lien qu'ils sont appelés à contracter ; Il a voulu diviniser leurs échanges et leurs tendresses. En glorifiant l'amour humain, Il en a fait le signe qui représente et qui réalise le mystère de l'alliance de Dieu avec l'humanité, le mystère du mariage du Christ et de son Eglise.»

M. Zundel aimait à citer cette réflexion d'un moine : *«J'ai autant de dévotion à manger ma soupe qu'à célébrer la messe.»* Il voulait dire qu'au réfectoire de sa communauté comme à l'autel, il se sentait et se trouvait à la table du Seigneur. *«Ce mot est admirable, parce qu'il nous fait découvrir le côté sacré de la vie la plus humble, la plus commune, la plus quotidienne, la plus banale et le côté sacré de tous les gestes de l'existence.»* Dans la religion de Jésus, il n'y a pas de possibilité pour un monde profane, parce que l'homme est le sanctuaire de Dieu, l'univers entier son royaume et parce que, partout, nous pouvons être avec le Seigneur. Dans la mesure où tout acte humain, tout geste, toute démarche sont revêtus et habités par cette Présence et la communiquent généreusement aux autres, toute la vie ordinaire est religieuse, toutes les activités humaines sont une liturgie.

L'apostolat

L'abbé Zundel répétait sans trêve : *«Dieu, on ne Le connaît pas, mais on Le reconnaît toujours.»* Il signifiait que l'on reconnaît toujours Dieu en ceux et celles qui L'accueillent en leur intimité, qui en vivent, en témoignent et Le reflètent, parce que justement ils sont devenus transparents à Sa présence. Souvent, il donnait comme pénitence sacramentelle ou faisait répéter aux enfants, dans ses homélies,

cette courte, mais essentielle prière : *«Seigneur, rends-moi transparent à Ta présence et apprends-moi à être le sourire de Ta bonté.»*

Il affirmait volontiers, par voie de conséquence, que la première démarche, auprès de ceux qui cherchent, qui doutent ou qui nous interrogent, n'est pas de leur donner la Bible ou l'Evangile, mais de les faire vivre auprès de quelqu'un, d'un groupe ou d'une communauté qui incarne véritablement l'esprit de l'Evangile. Alors seulement, en lisant la Parole inspirée, ils en vérifieront la vérité, parce qu'elle s'enracine concrètement dans une vie.

«Dieu, on ne Le connaît pas, mais on Le reconnaît toujours.» Cette vérité capitale, qui est la clef de tout apostolat, le seul moyen d'évangélisation acceptable et accepté, me semble souvent oubliée des technocrates de la mission, qui se fatiguent et nous fatiguent dans l'élaboration de plans successifs d'action et de nouvelles planifications ! Cette conception de l'apostolat, M. Zundel l'a maintes fois illustrée, en des pages émouvantes et éclairantes.

Prière et présence

Voici un cas limite : celui d'une femme condamnée au silence absolu en matière d'éducation chrétienne de son fils, qui semble apparemment n'avoir rien transmis, mais qui, en réalité, dépossédée d'elle-même et habitée par Dieu, a livré l'essentiel.

«J'ai eu le privilège de rencontrer, dans mon enfance, une femme, morte octogénaire. Elle n'avait jamais connu ses parents qui étaient décédés peu après sa naissance. Elevée dans un orphelinat, où elle n'avait jamais reçu le moindre témoignage d'affection, elle atteignit l'âge du travail avec un cœur affamé d'amour. Elle crut l'avoir trouvé chez un camarade d'atelier qu'elle épousa. Elle ne tarda pas à découvrir qu'il était un ivrogne et elle subit la brutalité effrénée de ses colères. Tous ses rêves de bonheur s'écroulaient sous les coups qui blessaient son âme plus que son corps. C'est alors qu'elle rencontra Dieu, comme une présence cachée en elle, où elle puisa le courage de vivre. Son mari comprit que ce refuge intérieur la soustrayait, d'une certaine manière, à son pouvoir. Il résolut de se venger et, ne pouvant lui arracher sa foi, il lui interdit de la transmettre à l'enfant qu'elle mit au monde dans ce triste foyer. Il se réserva de l'élever selon ses principes, en contrecarrant jalousement l'influence de sa mère, et il en fit un être instable, que l'absence de discipline intérieure livra à tous les désordres.

»Sa mère le gardait dans sa prière et ne pouvait l'atteindre autrement, car il ne la voyait guère que pour lui demander de payer ses dettes et de renouveler sa garde-robe. A trente-cinq ans, il avait brûlé sa vie et il lui revint, en proie à une tuberculose jugée si évidemment inguérissable qu'aucun sanatorium ne voulut l'accueillir. «Il a raté sa vie, me dit-elle alors, je ne voudrais pas qu'il rate sa mort.»

»Et sa prière se fit plus insistante que jamais, pour lui obtenir cet éclair de grâce qui rendrait Dieu sensible à son cœur : cependant, elle ne laissa rien paraître de ce désir qu'il fît de sa mort un acte de vie. Elle sentait que toute intrusion dans son intimité ne pourrait que l'induire à un refus peut-être définitif, et qu'il fallait, comme le Seigneur au lavement des pieds, s'agenouiller devant le sanctuaire qu'il pouvait encore devenir.

«Je n'ai jamais eu de religion, mais maintenant je veux avoir la religion de ma mère.» Ce fut ainsi qu'il livra, d'un coup, le fruit des réflexions dont il avait gardé le secret, au cours d'une conversation avec un ami auquel il confiait les déboires de sa vie. J'ai assisté à sa première communion quelques semaines avant la Toussaint. Il

Un printemps théologique et spirituel (1926, à Rome).

mourut le jour de cette fête, comme sa mère l'avait souhaité. Mais, dans l'intervalle, il avait pris soin de lui dire : «Maman, si tu m'en avais parlé, jamais je ne l'aurais fait. C'est parce que tu ne m'as rien dit qu'à travers toi j'ai tout découvert.»

»Je n'ai jamais mieux compris la puissance d'une présence humaine, transparente à Dieu, que dans cette conversation d'un fils, dont le visage de sa mère a été son seul évangile» (Quel homme et quel Dieu, *Fayard, Paris 1976).*

Pastorale des malades et des mourants

Dans la même perspective, l'abbé Zundel nous engageait à porter, avec le Christ, d'une façon continue, le poids de l'humanité à sauver. C'est-à-dire à prier, à participer à l'eucharistie, à communier non pas pour soi et pour son confort spirituel, mais *«pour tous les hommes, avec tous les hommes et au nom de tous les hommes»*. Il lui était inconcevable de séparer les actes religieux, comme la prière, les sacrements et la messe, de l'ouverture au monde, donc de l'esprit missionnaire. *«Nous ne pouvons aller à Jésus qu'ensemble,* disait-il. N*ous ne pouvons L'atteindre qu'ensemble, nous ne pouvons entrer en contact avec la Personne de Jésus qu'en faisant de chacun de nous une présence universelle, qu'en assumant toute l'humanité et même toute la création. Il n'y a pas de liturgie privée, il n'y a pas de communion privée. Cela n'a aucun sens. L'Evangile est une mission : l'eucharistie, la prière, le jeûne, les pèlerinages, concrétisent cette mission. Nous sommes donc toujours et partout envoyés, à tous, à toute créature, parce que chargés du Seigneur dont le cœur est illimité et que nous ne pouvons atteindre que si nous nous faisons universels, à la mesure du Sien.»*

S'il y a un retournement radical de perspective à opérer, c'est bien celui de nos attitudes et de nos réactions devant la souffrance humaine. Combien de chrétiens, d'évêques même, continuent d'affirmer - obèses de certitudes - que la maladie, du moins certaines d'entre elles, comme le Sida, aujourd'hui, est une punition de Dieu. Dans un manuel catholique, en avant-propos des prières auprès des malades, on peut lire : *«Nous ne connaissons jamais mieux les desseins de Dieu à notre égard que lorsque nous sommes malades... Nous devons accepter la maladie avec humilité comme un décret de Dieu, intimement persuadés qu'il agit pour le mieux.»* Dans un livre de prières, édité par une Eglise-sœur, on retrouve ces phrases insupportables : *«Ta main,*

Seigneur, s'est appesantie sur moi... Tu permets que je souffre... Aide-moi à voir dans mon état tes desseins paternels... Père céleste, rien ne peut m'arriver qui ne soit voulu de toi... Tu me châties, mais j'ai confiance, car tu ne châties que ceux que tu aimes.»

Respect de la conscience

Une telle conception, à l'évidence, met gravement en jeu l'image évangélique du Dieu de Jésus, puisqu'elle donnerait à penser que Dieu est responsable du mal qui nous advient, donc coupable. Ici encore, M. Zundel a pris le contre-pied de telles assertions. Il l'a dit, un jour, en des termes violents, dans une conférence à Londres : *«J'enrage quand on dit : «Dieu permet le mal.» Mais non ! Dieu ne permet jamais le mal ; Il en souffre, Il en meurt, Il en est le premier frappé et, s'il y a un mal, c'est parce que Dieu en est d'abord la victime.»*

En des termes incomparables, M. Zundel ne cesse de nous dire la compassion de Dieu et sa totale solidarité avec celui qui vit, qui souffre, qui agonise et qui meurt. Avec un acharnement, qui n'a de justification que son amour de Dieu et de l'homme, il affirme que *«Dieu, en son Fils crucifié, assume toute la détresse humaine ; que la croix du Christ, c'est justement le cri poussé à la face du monde, pour dire aux hommes de tous les temps, que Dieu a partie liée avec tout homme, qu'Il est flagellé dans nos tortures, qu'Il saigne dans nos blessures, qu'Il transpire dans nos sueurs, qu'Il gémit dans nos solitudes, qu'Il pleure dans nos larmes.» «L'amour de Dieu pour nous,* ajoute-t-il, *est semblable à l'amour d'une mère. C'est un amour d'identification qui prend la couleur de tous les états de son fils dévoyé.»*

L'abbé Zundel, ce maître en spiritualité, demande à ceux qui accompagnent les malades en fin de vie, de les aider à faire de leur mort un acte de vie, c'est-à-dire, à l'exemple de Jésus, un acte de liberté, d'offrande et d'amour ; de les aider à entrer vivants dans la mort - la véritable question n'étant pas de savoir si nous serons vivants après la mort, mais avant la mort.

Un point sur lequel M. Zundel attirait l'attention, c'est le respect absolu de la conscience du malade ou du mourant, respect qui interdit toute intrusion forcée dans une âme, toute menace et tout harcèlement. La meilleure intention de faire le bien ne le justifiera jamais. Respecter l'inviolabilité d'une conscience exige que nous nous approchions de tout homme, de tout malade et de tout mourant avec une délicatesse infinie. Celui que nous accompagnons dans son ultime étape est unique : il a un passé, une histoire et une mémoire ; il a vécu mille expériences positives ou négatives qui l'ont marqué profondément, ont façonné son âme, son esprit et sa conception de la vie, ont établi son échelle de valeurs et déterminé la nature de ses rapports avec Dieu et avec l'Eglise. *«Cela aussi est à respecter avec compréhension et indulgence, tant il est probable que sa liberté, souvent, n'a guère eu l'occasion de s'exercer pleinement. A l'instar de la plupart des êtres, il a peut-être subi son existence plus qu'il ne l'a prise en charge et ne l'a orientée.»*

J. B.

«Itinéraire de Maurice Zundel»
Emission *RACINES, TSR* réalisée par *Michel Demierre*
diffusée *le 12 janvier à 18 h 05*
(à 10 h 30 sur France 2)

Disponible sur cassette-vidéo
auprès de L'Associaition
CENTENAIRE MAURICE ZUNDEL
5, rue Jean-Jacques Lallemand
CH-2000 Neuchâtel
Tél. 032/724 60 20

Le petit jardin

Petit phénomène fréquent dans l'Etat de poésie. Mais qui ne laisse pas chaque fois de nous surprendre. A savoir, ces journées où tous les éléments, à l'extérieur, semblent réunis pour favoriser en nous cette disposition particulière qu'on appelle communément «inspiration». Par quoi on se sent littéralement porté pour dire ce qu'on a à dire. Et dont on a, en outre, le sentiment que cela vient de très loin en nous. D'une zone où la conscience, la réflexion n'ont pas accès. On n'est plus, en l'occurrence, que «témoin et serviteur» de ce qu'il nous est donné d'écrire. Or, c'est à ces moments-là souvent que rien ne vient. On reste court. Mais il se produit alors ceci parfois : que les conditions donc de l'écriture sont si bien réunies, qu'on n'a même plus besoin, ni envie, d'écrire. Adieu inspiration. On éprouve, en lieu et place, et de manière tout à fait imprévisible, quelque chose comme un profond bien-être. Ainsi que cela m'est arrivé un après-midi, l'été dernier, dans le petit jardin de l'hôtel, à la montagne, où je m'étais installé. Inondé de soleil. Particulièrement clair et rayonnant. Verte pelouse. Fauteuils blancs autour de tables rondes non moins blanches. Bassin silencieux : plus d'eau (un signe encore !). Et personne alentour. Mais des cris soutenus, lancinants d'hirondelles, comme aux jours où l'été bat son plein. Et à l'intérieur de l'hôtel, dans la salle à manger - que j'ai traversée pour aller chercher un cigare - fraîche d'ombre et déserte elle aussi, le tic-tac de multiples pendules, aux murs, qui conférait au temps une qualité exceptionnelle. Comme si, en raison de la multiplicité des battements et des sonneries, son cours en était ralenti. Se faisant plus dense. Et comme étonné lui-même de la chose.

Mais justement - retour au jardin - le vide, en l'absence de toute inspiration, s'étant fait en moi, tout m'est dès lors arrivé. Je veux dire : tout a pu, de ce qui était à l'extérieur, librement pénétrer en moi. Me visiter. Ainsi, après le passage des hirondelles, que je viens de dire, le silence. Et ce monde invisible qu'on sent palpiter dans le silence. Un tumulte indescriptible, en ce dernier, qui est celui d'énergies que je ne saurais désigner, mais que je sentais en pleine activité. Et quelle activité ! Intense, à la fois, et féconde, jamais interrompue ; encore qu'on y perçoive des rythmes différents. Le royaume de l'invisible, à coup sûr, est plus riche que le visible. Qui l'est pourtant pas mal déjà. Jamais, en effet, je ne l'avais plus et mieux senti qu'en cette circonstance. D'autant qu'après le passage des hirondelles pas un seul écho de grillon et moins encore, il va de soi, de cigales ne se faisait entendre. Seulement, à un moment donné, le ronronnement lointain, très haut dans les airs,

d'un avion. Mais tôt absorbé lui aussi par le silence, tout autour, et ses énergies dévoratrices. Laissant néanmoins - bienveillance ou distraction ? - un non moins lointain aboiement de chien. Pas convaincu, d'ailleurs, semblait-il. Relayé peu après - le temps d'un soupir - par le son, tout aussi lointain, mais insistant, pour ne pas dire têtu, de cloches venu d'au-delà le feuillage des grands arbres bordant le petit jardin. Où c'est à peine si on parvenait à capter, sous le coup d'un petit vent en train de se lever, le bruissement des feuilles. Et puis, de nouveau, l'infatigable silence ; que le vacarme d'un camion, passant dans la petite rue solitaire, devant l'hôtel, a réussi un instant à déranger. Mais vite maîtrisé à son tour.

Ne restait plus, au-dessus de la montagne, que ce nuage blanc, se déplaçant avec lenteur, et en profitant, on aurait dit, pour changer de forme, s'allonger. Cela, effectivement, tout cela, de par le vide qui s'était fait en moi, venant peu à peu m'habiter. Avec la présence, perceptible elle aussi bien qu'invisible (les feuillages toujours), de la petite ville endormie, en cette heure estivale, entre ses deux lacs. Qui oserait, dans ces conditions, parler à mon propos de solitude ? Et de vide ? Alors que ce vide, en moi, au départ, a été progressivement peuplé par ces impondérables dont j'ai essayé ici de rendre compte. Plus suggestifs les uns que les autres. Conférant à toutes choses une hyper-présence. Et nous reliant à elles par le dedans, si j'ose dire. Au point que la plénitude de ces instants, comme soustraits au temps, était celle, ni plus ni moins, des noces de l'invisible et du visible. Que, dans la vie ordinaire, accaparés par nos vaines urgences le plus souvent, par indifférence aussi ou inattention, nous laissons tristement séparés l'un de l'autre. Et qui ne peuvent effectivement s'unir, que si nous consentons, de temps à autre, à ne rien faire. Qui est bien, comme on voit, la plus digne et la plus fructueuse activité, en ce monde, qu'on puisse rêver.

Ô miracle en ce petit jardin, du vide. Dont Maurice Zundel a dit ce qu'il fallait en tant que *vide créateur* précisément. Maurice Zundel, oui, dont la présence parmi nous, en ces temps troublés, ne cesse de croître. Et auquel je suis heureux que *Choisir* rende ici le juste et fraternel hommage que la hiérarchie catholique - fidèle à elle-même - lui a si longtemps refusé.

Georges HALDAS

Bibliographie

Sélection d'ouvrages de Maurice Zundel :

Le Poème de la sainte liturgie, *(1934), Mame, Paris 1992.*

Notre-Dame de la sagesse *(1935), Cerf, Paris 1978.*

L'Evangile intérieur *(1936), St-Augustin, St-Maurice 1991.*

Recherche de la personne *(1938), Desclee, Paris 1990.*

Pierre vivante *(1954), Cerf, Paris 1992.*

Croyez-vous en l'homme ? *(1956), Cerf, Paris 1992.*

Liberté de la foi *(1960), St-Augustin, St-Maurice 1992.*

Morale et mystique *(1962), Sigier, Ste-Foy Québec 1986.*

Dialogue avec la vérité *(1964), DDB, Paris 1991.*

Hymne à la joie *(1965), Sigier, Ste-Foy Québec 1992.*

Je est un autre *(1971), Sigier, Ste-Foy Québec 1986.*

Quel homme et quel Dieu *(1976), St-Augustin, St-Maurice 1989.*

Inédits (publications posthumes) :

Ouverture sur le vrai *(1940), Desclée, Paris 1990.*

Ta parole comme une source (85 sermons), *(1960-75), Sigier, Ste-Foy Québec 1987.*

Ton visage ma lumière (90 sermons), *(1960-75), Desclée, Paris 1990.*

Avec Dieu dans le quotidien (retraite), *(1953), St-Augustin, St-Maurice 1991.*

Emerveillement et pauvreté (retraite), *(1963), St-Augustin, St-Maurice 1993.*

Silence, parole de vie (retraite), *(1959), Sigier, Ste-Foy Québec 1990.*

Je parlerai à ton cœur (retraite), *(1959), Sigier, Ste-Foy Québec 1990.*

Vie, mort, résurrection *(1961-72), Sigier, Ste-Foy Québec 1995.*

A paraître en janvier 1997 :
Ensemble des articles de Maurice Zundel publiés dans le bulletin paroissial du Sacré-Cœur, Ouchy, 1947-1973, *Sigier, Ste-Foy Québec 1997.*

Ouvrages sur Maurice Zundel :

F. du Guérand : A l'écoute du silence, *Téqui, Paris 1977.*

Marc Donzé :
L'humble présence (inédits I), *Tricorne, Genève 1985.*
Témoin d'une présence (inédits II), *Tricorne, Genève 1987.*
La pensée théologique de Maurice Zundel, pauvreté et libération, *Tricorne & Cerf, Paris 1980.*

Pierre Bour : Braises (pages choisies), *Lev, Lyon 1986.*

Paul Debains : Un autre regard sur l'homme, *Fayard, Paris 1996.*

Gilbert Vincent : La liberté d'un chrétien, *Cerf, Paris 1979.*

Claire Lucques : Esquisse pour un portrait, *Mediaspaul, Paris 1986.* La Beauté, *Sigier, Ste-Foy Québec 1991.*

Ramon Martinez de Pison :
Liberté humaine expérience de Dieu, *Bellarmin/Fides, Montréal 1990.*
La fragilité de Dieu, *Bellarmin/Fides, Montréal 1996.*

René Habachi : Une philosophie ensoleillé, *Cariscript, Paris 1992.*

Articles de Maurice Zundel publiés dans *Choisir* :

Les avatars du déterminisme, *n° 7, 1960.*

D'un condamné à mort au souverain Bien, *n° 9-10, 1960.*

Vrai et faux matérialisme, *n° 14, 1960.*

Etre ou ne pas être, *n° 29, 1962.*

La dignité de la vie prénatale, *n° 35, 1962.*

L'expérience de la mort, *n° 36, 1962.*

L'ère de Noël, *n° 398, 1962.*

Un personnalisme divin, *n° 50, 1963.*

Un monde qui n'existe pas encore, *n° 64, 1965.*

Quête de l'homme, expérience de Dieu, *n° 87, 1967.*

Pilule et célibat, *n° 94, 1967.*

Les patries contre l'humanité ?, *n° 95, 1967.*

La crise de la foi, *n° 101, 1968.*

Que l'homme soit ! *n° 138, 1971.*

L'homme tient Dieu dans sa main, *n° 144, 1977.*

Publications posthumes dans *Choisir* :

J'enrage quand on me dit : «Dieu permet le mal» (conférence, Londres 1964), *n° 193, 1976.*

«La clé du royaume» (Genève 1961, souvenirs), *n° 200, 1976.*

La flamme de Noël (1950), *n° 204, 1976.*

Dieu n'est pas propriétaire (homélie, Lausanne 1968), *n° 207, 1977.*

Le triomphe de la vie (Le Caire 1965), *n° 219, 1978.*

Dieu, première victime (inédit), *n° 256, 1981.*

La fragilité de Dieu (inédit) (1950), *n° 312, 1985.*

L'enfance de Dieu, *n° 324, 1986.*

L'incarnation du Christ. Un chemin de pauvreté, *n° 384, 1991.*

La résurrection de la chair, *n° 436, 1996.*

Célébration du centenaire de Maurice Zundel

NEUCHATEL

Colloque oecuménique international
Sous la responsabilité des Facultés de théologie des Universités de Neuchâtel et de Fribourg

Date: *vendredi 24 et samedi 25 janvier 1997*
Lieu : Université de Neuchâtel
Renseignements : Prof. Marc Donzé 026/300 74 27

Conférence publique «Entrer vivant dans la mort»
Marie de Hennezel, psychologue, Paris
auteur de *La mort intime*

Date: *vendredi 24 janvier 1997, 20 h 15*
Lieu : Aula des Jeunes-Rives, Espace Louis-Agassiz 1

Rencontre publique
«L'actualité du rayonnement de Maurice Zundel»

Date: *samedi 25 janvier 1997, 20 h 15*
Lieu : Cité universitaire, Clos-Brochet 10

Célébration festive
Messe télévisée (TSR), suivie d'un apéritif et d'un repas

Date: *dimanche 26 janvier 1997, 10 h*
Lieu : Eglise Notre-Dame

FRIBOURG

Méditer avec Maurice Zundel
Week-end spirituel, animé par Marc Donzé

Date: du *samedi 22 (10 h) au dimanche 23 février (16 h) 1997*
Lieu : Notre-Dame de la Route, Villars-sur-Glâne

SAINT-MAURICE – BEX

Concert d'orgue
Chanoine G. Athanasiadès

Date: *jeudi 22 mai 1997, 20 h*
Lieu : Abbatiale
Présentation de Maurice Zundel

Prier avec Maurice Zundel
«Trois jours ouverts à tous», avec Marc Donzé

Date: *du vendredi 19 (19 h) au dimanche 21 (17 h) septembre 1997*
Lieu : Foyer «Dents-du-Midi», 1880 Bex

LAUSANNE

Concert
Ensemble Vocal de Lausanne
Direction : Michel Corboz
Programme : Domenico Scarlatti, *Stabat Mater* à 10 voix, Giacomo Carissimi, *Jephté*

Date: *jeudi 24 avril 1997, 20h*
Lieu : Eglise Notre-Dame du Valentin

GENEVE

Conférence
«Quand Dieu s'agenouille devant l'homme»
Pierre Emonet, s.j.

Date: *lundi 10 mars 1997, 20h30*
Lieu : Saint-Boniface, av. du Mail 14

Journée de ressourcement
animée par Marc Donzé

Date: *dimanche 16 mars 1997*
Lieu : Le Cénacle, prom. Camille-Martin

FRANCE

Colloque
«L'actualité de Maurice Zundel pour l'intelligence de la foi face à l'incertitude contemporaine»

Date: du *vendredi 7 au dimanche 9 mars 1997*
Lieu : 6, rue Albert de Lapparent, F-75007 Paris
Inscription et programme : Amis de Maurice Zundel rue Liancourt F-75014 Paris

BELGIQUE

Colloque
«L'actualité de Maurice Zundel pour l'intelligence de la foi face à l'incertitude contemporaine»

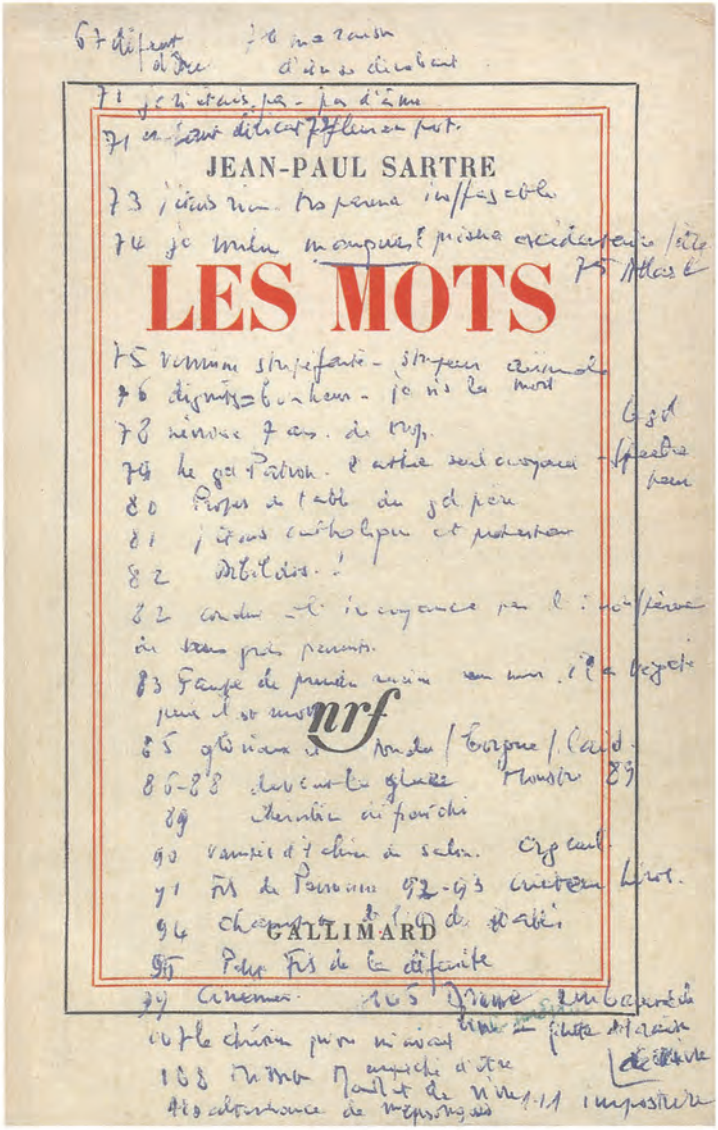
Date: *samedi 19 avril 1997*
Lieu : Louvain-la Neuve
Programme : à paraître en janvier 1997 dans le Bulletin n°17 des Amis de Maurice Zundel

Renseignements complémentaires :

Association Centenaire Maurice Zundel
5, rue Jean-Jacques Lallemand
CH-2000 Neuchâtel, tél. 032/724 60 20

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



Exemplaire personnel du livre de Jean-Paul Sartre «Les Mots», annoté de la main de Maurice Zundel.